

# Il y a vingt ans s'éteignait Montherlant

« Je me tue, donc je suis »

Marie-Claire Girard

**A** 15 ANS, j'ai découvert Montherlant. Détaché, âpre, indompté, lucide dans sa sensibilité, tel il m'a séduit. Il habite désormais les limbes de la littérature. On en parle peu, plus personne ne le lit. Moi, oui. Et si je vous disais qu'à la relire j'éprouve toujours le même plaisir, le même éblouissement, les mêmes sourires qu'autrefois, qu'à mes yeux, ce diable d'homme demeure actuel, comme demeure inchangés les sentiments humains qu'il explore.

Montherlant avait toujours dit qu'il se suiciderait le jour où il ne pourrait plus jouir pleinement de la vie. Devenant aveugle, il a pris du cyanure et s'est tiré un coup de pistolet dans la tête. C'était il y a vingt ans, le 21 septembre 1972, jour du solstice. L'après-midi, il a demandé à sa secrétaire, quelques minutes avant de se tuer, si on pouvait l'entendre remuer dans la pièce où il se trouvait, de crainte qu'on ne vint le sauver en extremis. Il s'est tué avec lucidité, la lettre qu'il a laissée à son héritier Jean-Claude Barrat, n'a rien de tremblé. Il avait déjà écrit « se tuer, c'est montrer à tous, de manière indiscutable, que l'on ne croit pas en Dieu. Je me tue, donc je suis ».

La plupart des femmes à qui j'ai parlé de mon admiration pour Montherlant m'ont fustigée. Ce misogynne, disaient-elles, ce pédéraste, cet être infâme, etc. Allons donc. Misogynie ? D'une part il n'aimait pas davantage la compagnie des hommes, et d'autre part ce qu'on taxe chez lui de misogynie m'apparaît plutôt comme une analyse assez péné-

trante des rapports entre les hommes et les femmes, de la fausseté qui les habite et des malentendus sur lesquels ils sont fondés. Pédéraste ? Et alors ? Les histoires que Montherlant me raconte et la façon somptueuse avec laquelle il les écrit me suffisent. Ce qu'il a fait dans sa chambre à coucher ne me regarde pas.

Lors d'une rencontre avec Jean Piat, qui a incarné Costals dans l'adaptation télévisée de *Jeunes filles*, je lui avais demandé comment était Montherlant, qu'il avait rencontré à quelques reprises. Jean Piat avait parlé d'un homme blessé, noble et fier, qui ne peut supporter la médiocrité et qui se réfugie dans ce stoïcisme qu'il a si bien illustré en se drapant dans un mode de vie dominé par la recherche de l'esthétisme et la glorification du plaisir des sens. Même son de cloche chez Jean Dutourd qui le qualifie d'homme au cœur meurtri. « Quand les grands écrivains sont sérieux, écrit Dutourd, on croit qu'ils plaisaient. Montherlant a répété tant et plus que le seul personnage de son oeuvre dans lequel il s'était peint lui-même était Léon de Coantré, le pauvre type sensible et humilié des *Célibataires*. Nul n'a pris garde à cet aveu... Montherlant a sans cesse besoin d'être aimé. Un rien le fait fondre. Sa cuirasse, ses airs de condottiere, ou de matador, son orgueil, son ton méprisant servent surtout à masquer d'innombrables blessures ».

Il y a près d'un an, Pierre Sipriot, biographe, exégète et ami de Montherlant m'a reçue dans son appartement de Paris. Il se souvient de Montherlant comme d'un homme assez petit, coquet, plutôt fabriqué dans son discours et obsédé par deux ou trois thèmes fondamentaux, le principal étant que nous sommes prodigieusement seuls. D'un homme

dissimulant soigneusement son attrait pour les petits garçons, du moins lorsqu'il était à Paris, et qui projette une virilité à toute épreuve pour mieux cacher une sensibilité ultra-féminine. Roger Peyrefitte, avec qui Montherlant a échangé une abondante et, diront certains, scandaleuse correspondance, parlait un jour au directeur des éditions Grasset des équipées de l'auteur des *Jeunes filles* sur les grands boulevards, à la recherche de jeunes proies bien fraîches. L'autre, étonné par cette révélation, de s'exclamer : « Mais ses maîtresses ne lui suffisent pas ? » Et Sipriot d'ajouter que, d'après lui, Montherlant n'a probablement jamais fait l'amour avec une femme.

Chez Montherlant, l'observation des sentiments, des êtres, des lieux et de leurs interactions est magistrale. Pour moi, il représente le classicisme incarné, l'un des écrivains de ce siècle à avoir manié avec le plus de brio la langue française, l'un de ceux ayant, sous le couvert de l'humour et de la dérision, montré avec le plus d'efficacité l'absurdité de la condition humaine. Désespéré et amoureux avant tout de la beauté, Montherlant, dans beaucoup de ses livres, parle du soleil, des enfants, des petits chats, des taureaux, de Paris, comme personne.

Les livres que j'ai lus sont tous soulignés, et des phrases sont restées gravées dans ma mémoire, des phrases comme « Le chaud du jour assis sur le sol, comme un homme », et « Noire et blanche, si pensive, elle fait songer à une nuit de lune. Elle est comme une nuit qui éclaire ». Et encore « Comme la nuit est grande sur le monde, et comme la terre est silencieuse quand on regarde dormir ce qu'on aime ! » ou alors « J'enfonça la plume dans mon cœur pour en ramener des mots ». Et le douloureux

Voir page D-4 : Montherlant



## MARCO MICONE

### L'immigration comme métaphore

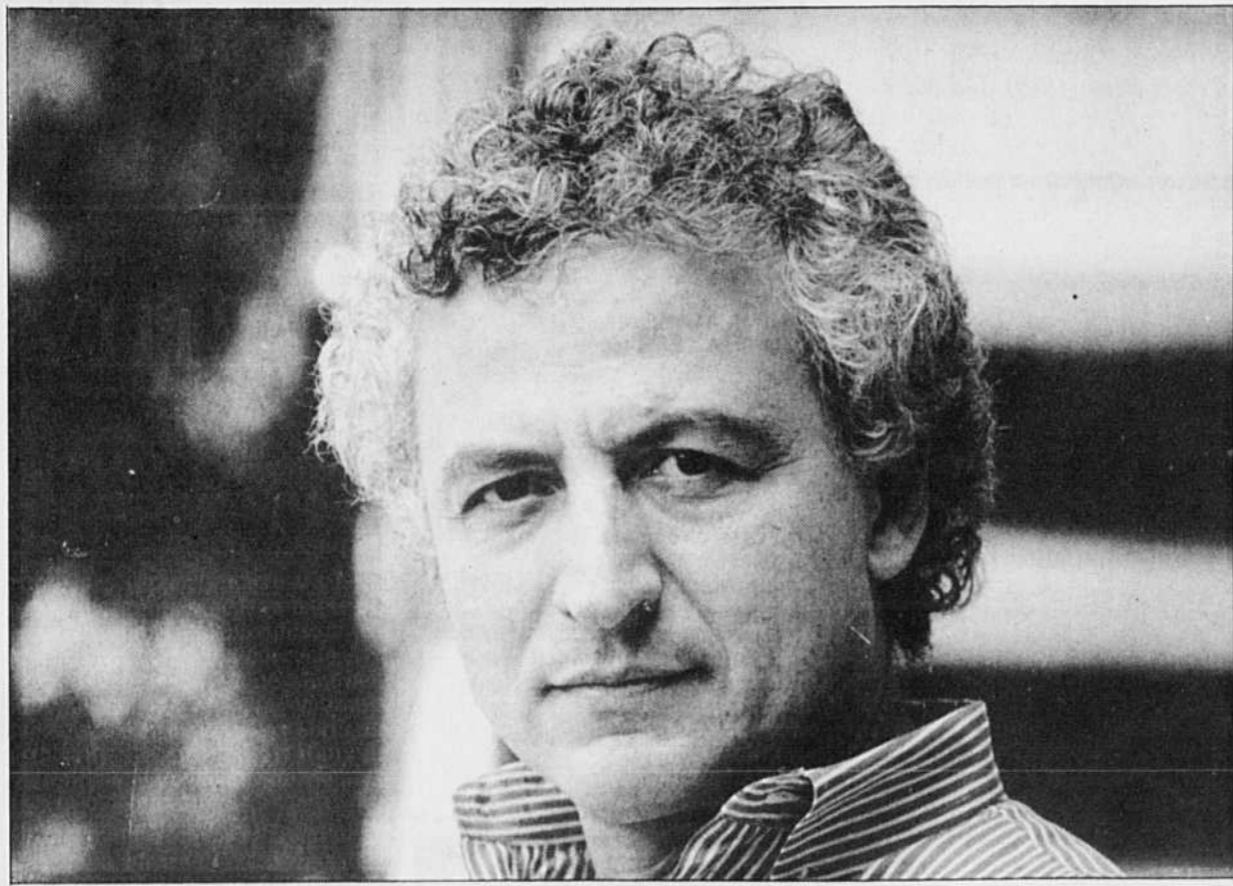
Véronique Robert

**M**ARCO MICONE a commencé sa carrière comme guérisseur. Après sa naissance au début de l'été 1945 dans un village pauvre du sud de l'Italie, personne ne s'attendait à ce qu'il vive longtemps. Jamais un bébé n'avait survécu au mois de juillet. Aussi, quand il défila dans les bras de sa mère lors de la procession du 15 août, il fut la cible de femmes s'empressant de le toucher avec un chapelet qu'elles baisaient aussitôt. Pendant des semaines, les borgnes et les éclopés défilèrent devant son berceau.

Sa cousine eut moins de chance. « Le soir où sa mère, au retour d'une longue journée de travail, la trouva sans vie, elle eut à peine le temps de cacher le petit corps étique derrière le lit pour que son homme pût manger en paix », raconte Marco Micone dans *Le Figuier enchanté*, récit largement autobiographique qu'il vient de publier chez Boréal. « Comme elle n'avait rien coûté, personne ne versa de larmes. » Dans sa Molise natale, il y a une cinquantaine d'années, les filles étaient aussi malvenues que dans la Chine d'aujourd'hui.

« Ma cousine s'était trompée de sexe, de saison, mais surtout de maison dont l'unique pièce (...) ne suffisait plus depuis que ses parents avaient décidé d'y élever Mussolini, un porcelet prédestiné à être suspendu, comme le dictateur, la tête vers le bas. »

On n'invente pas ces choses-là. Marco Micone met ici à profit des situations vécues par lui-même ou par des gens qu'il a connus, dans un style réalistico-satirique qui lui va comme un gant. On savait qu'il maniait le grave et le décuplant avec brio, mais, si l'on excepte ses nombreux articles et textes de conférences, il s'en était tenu jusqu'ici aux oeuvres dramatiques. *Addolorata* (1982), *Les Gens du silence* (1983) et *Déjà l'agonie* (1989) traitent divers aspects de ce qu'il appelle « le phé-



Marco Micone

nomène migratoire » : souffrance du déracinement, choc des cultures, exploitation dans le pays d'adoption, enlèvement dans un passé figé, nostalgie ou problèmes d'intégration. Avec toujours en toile de fond, puisqu'il défend systématiquement la victime, la difficulté d'être de celles qui pâtissent du phénomène migratoire encore plus que l'immigrant : leurs femmes et leurs filles.

On a peine à croire qu'il a connu des débuts aussi précaires, ce Marco Micone au profil de statue Renaissance, qui fait beaucoup moins que ses 47 ans et respire la santé. En vé-

rité, ses « affaires » vont très bien : il vient de terminer la traduction de *Sept personnages en quête d'auteur* de Pirandello, qui prendra l'affiche au TNM le 29 septembre, et il écrira le scénario d'une mini-série sur l'immigration italienne pour la télévision. « Ce que Paul Tana a fait pour la première vague d'immigration, je le ferai pour la deuxième. »

Assis à la grande table rectangulaire de la salle à manger familiale, il m'explique qu'il a éprouvé le besoin de se tourner vers la fiction « pour accéder à un autre niveau de langue, ne pas subir les contraintes indissol-

ubles du théâtre réaliste. »

Le français écrit — et parlé — de Marco Micone ferait envie à bien des écrivains francophones de naissance. À chaque page du *Figuier enchanté*, il s'est fait plaisir. Sans préciosité, il utilise des mots comme « dame-jeanne », « corvidés », « étoules », « lémure ». Il y a pris goût. « Ma prochaine pièce de théâtre créera une situation utopique ou satirique très peu réaliste qui me permettra d'utiliser une langue littéraire. »

Il signe aussi dans *Le Figuier enchanté* des néologismes italo-québé-

cois comme « ménéphrègistes » (je m'en-foutistes, de me ne frego, je m'en fous) et comme « névasse » (de nevaccia) : « Je trouve ce mot beaucoup plus évocateur et intéressant que slush. » Ces innovations sont tout à fait dans la lignée de la thèse qu'il soutient depuis les années 1970 : elles symbolisent le métissage culturel, à ses yeux le résultat et l'objectif d'une immigration « réussie » - si l'on peut dire, l'émigration demeurant par définition une expérience douloureuse.

D'où le titre de l'ouvrage. Le *Figuier enchanté*, c'est l'arbuste que plante le jeune Nino, le héros du roman, avant de partir avec sa mère pour l'Amérique, où son père a précédé sa famille sept ans plus tôt. De retour au village quelques années plus tard, Nino croit son arbre enchanté : son grand-père y a greffé une autre espèce, de sorte que les figues mauves et vertes se côtoient, image d'un métissage possible et fructueux.

Entre les lignes, l'artiste qu'est Micone avertit qu'on aurait tort de le lire au premier degré. « J'ai utilisé le phénomène migratoire comme métaphore, pour exprimer une situation existentielle. Si je n'avais pas émigré, j'aurais probablement écrit sur les injustices sociales, le mal de vivre, les angoisses qui nous étreignent tous. Il s'adonne que l'événement le plus dramatique que j'aie vécu fut de changer de pays. »

« Dans *Le Figuier*, j'ai réussi à prendre une certaine distance par rapport aux événements, à en parler avec humour. » La manière dont il relate plusieurs incidents, comme la première rencontre du troisième type entre Nino et un sandwich américain, sont du plus haut cocasse.

« J'ai également choisi quelques situations porteuses d'espoir et d'enrichissement culturel. La plupart du temps, quand on parle des conséquences positives de l'immigration, on s'arrête au côté matériel. Pourtant, le personnage du père dans *Le Figuier* apprend à manier la plume

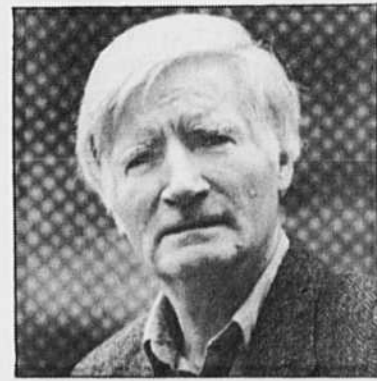
Voir page D-4 : Micone



Le carnet  
de  
Marie-Claire Blais

La grande romancière Marie-Claire Blais fait ses débuts cette semaine à l'endos du Plaisir des livres. Elle signera un carnet hebdomadaire, remontant le cours de sa jeunesse, pour entretenir réflexions et souvenirs. La parole cette année à l'auteur de *Une saison dans la vie d'Emmanuel*.

Page D-6



Les relectures  
de  
Gilles Archambault

Chaque semaine désormais, on pourra redécouvrir aux côtés de l'écrivain et chroniqueur Gilles Archambault les auteurs oubliés, d'ici et d'ailleurs, relire les classiques, bouquiner. Ça s'intitule *Livres jaunés*.

Page D-4



Une coédition avec le Musée du Québec

David KAREL

**Dictionnaire des artistes  
de langue française  
en Amérique du Nord**  
Peintres, sculpteurs, dessinateurs,  
graveurs, photographes et orfèvres

Les 3500 biographies portent sur des artistes dont la langue maternelle est le français; le lieu d'activité, l'Amérique du Nord; la profession, la pratique ou l'enseignement des arts visuels; et la date de naissance, avant 1901.

Amateurs, professeurs, chercheurs, muséologues, bibliothécaires et marchands d'art y trouveront des informations fort utiles dans leur domaine professionnel.

Ouvrage « incontournable » sur les arts en Amérique du Nord.

1xxx-964 pages, 48 illustrations, cartonné avec jaquette, 119 \$

En vente  
chez votre libraire ou chez l'éditeur

**LES PRESSES  
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

Cité universitaire  
Sainte-Foy, Québec, Canada G1K 7P4  
Tél. (418) 656 5106  
Télé. (418) 656 2600

# La Russie de Kessel



**Odile Tremblay**  
Entre les lignes

IL EST CURIEUX de constater à quel point certains écrivains voyageurs de langue française, nés avec le siècle ou presque se partagent la même écriture collective. Une sorte de langage universel, si épuré, si policé, si expurgé de régionalismes que le style individuel finit par s'y diluer un peu. Comme une musique classique. Elle résonne dans la prose du Alain Grandbois d'Avant le chaos, dans celle du globe-trotter français Paul Morand, cette langue élégante et conventionnelle des auteurs cultivés, apatrides, ouverts sur le monde. Même mélodie chez Joseph Kessel, qui devait d'ailleurs finir académicien. Harmonieux, cristallin, prisonnier en bout de ligne du purisme de sa forme. Mais si précis, si précieux. Si accessible à tous les âges aussi. Qui a lu *Le lion, Les cavaliers* à l'adolescence, en garde toujours le souvenir d'une vraie rencontre avec la littérature. Il eut plusieurs patries. La France avant tout, qu'il adopta et défendit dans l'ombre avec de Gaulle à l'heure de l'Occupation, Israël, la Terre promise de tous les Juifs, la Russie également, pays de ses origines. C'est là que Kessel vécut ses années d'enfance, là aussi qu'à 20 ans, une mission interalliée l'envoya soutenir les derniers bastions de l'armée blanche contre la montée bolchevique. Kessel parlait le russe, connaissait le pays et ne s'illusionnait pas sur lui. À une



époque où tant d'intellectuels français de son entourage affichaient une indulgence, une admiration aveugle pour la révolution de Lénine, il n'a jamais cessé de se lever contre elle et de dénoncer sa tyrannie. Aujourd'hui que le rêve marxiste est en train de mourir alors qu'il s'éteint avec lui le siècle qui l'a porté, ses alertes résonnent comme des prophéties.

Des contes et des nouvelles, des reportages, écrits par Kessel au cours des années 20, composant en toutes gammes autant de réquisitoires antirouges, viennent de paraître chez Gallimard, treize années après la mort de leur auteur. La « veine russe » avait déjà nourri maints romans et recueils de Kessel. Mais plusieurs textes demeurés peu connus, jamais réunis, font l'objet du présent recueil. *Mémoires d'un*

commissaire du peuple est un collage.

On en retient, épars, troublants, les profils de ces Russes blancs croqués à Paris; prince devenu ouvrier, ruiné, nostalgique; bourreau de la Loubianka reconnu par une de ses anciennes victimes. On n'oubliera pas ces paysans hagards, terrassés par le raz-de-marée rouge, mère égorgeant ses enfants affamés, jeune fille se suicidant sur le cadavre de son fiancé; toute une galerie de petites et grandes gens dont la vie fut bouleversée par la révolution des Soviets, et que Kessel peint après le chaos, sans condamner, mais en dessinant de sa belle main classique le sang, les exécutions, la famine en fond de scène. Certaines nouvelles sont plus explicites. Dans *Mémoires d'un commissaire du peuple* qui donne son titre au recueil, l'écrivain a imaginé le journal d'un révolutionnaire de la première heure, un proche de Lénine, personnage d'autant plus terrifiant qu'il est monolithique, buté, violent, incapable de se comprendre lui-même, exterminateur de traitres, et que Kessel devait choisir comme figure emblématique du communisme qu'il condamne.

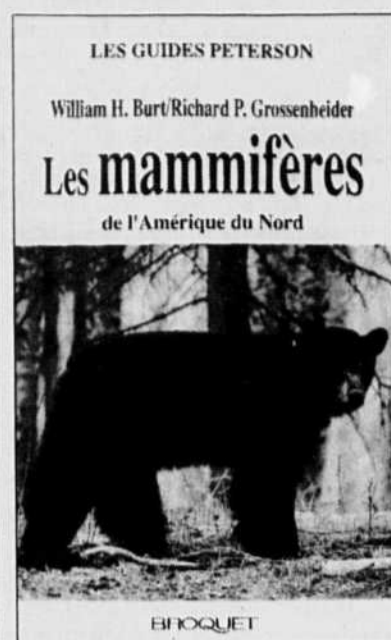
*Journal d'une petite fille russe sous le bolchevisme* sort de l'univers fictif, mais ici encore vient interroger les destins individuels ballottés par l'Histoire. Dans ce texte très émouvant, Kessel compose un commentaire sur la prose d'une jeune Russe. Entre 14 et 18 ans (âge auquel elle mourut accidentellement), dans la tourmente de la révolution russe, Nelly Ptachkina écrivit son journal, qui fut découvert et publié par la suite, révélant de rares dons littéraires, beaucoup de sensibilité et

une grande profondeur de jugement. Cette Anne Frank russe jette un regard de poète sur le monde de bouleversement qui est le sien. « Je sens avec bonheur et fièvre la marche du temps, écrira-t-elle, je vois l'Histoire ». Ou plus loin « Lorsqu'on lit les journaux, les petits intérêts qui, en d'autres temps, nous défendent contre cette horreur s'évanouissent, et les événements immenses nous écrasent de tout leur poids. »

Mais le texte le plus original et le plus insolite du recueil m'apparaît ce parallèle esquissé par Kessel entre le bolchevisme et l'oeuvre de Dostoïevski. Dans ces âmes doubles, ces demi fous hallucinés, conscients de leur déchéance, adeptes de l'auto-flagellation créés par Dostoïevski, Kessel voit les ancêtres de ces bourgeois qui, par honte des abus de leur caste, permirent presque passivement la révolte des bolchevistes. L'âme russe, siège du pire et du meilleur, mais toujours accrochée à un idéal lumineux, était le meilleur terreau pour les idées de Marx, estime-t-il, en venant ici réconcilier Histoire et littérature. « Cette soif insatiable et pure du meilleur est au fond de leur caractère plus forte que leurs défaillances et que leurs crimes, dira-t-il des Russes. C'est ce qui les sauve du mépris et du dégoût, c'est ce qui fait passer un souffle de grandeur sur leurs actes, c'est ce qui permet de croire, avec Dostoïevski, en l'avenir du peuple russe et à sa mission dans l'humanité ».

☆☆☆  
**Mémoires d'un commissaire du peuple**, Joseph Kessel, contes et nouvelles recueillis par Francis Lacassin, Gallimard, 200 pages.

## LA VITRINE DU LIVRE



### LES MAMMIFÈRES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

de William Henry Burt, Coll. les Guides Peterson, Éditions Broquet, 291 p.  
ON NE PRÉSENTE plus les Guides Peterson, dont le système d'identification des espèces animales a fait école avec ses fléchettes pointant les caractéristiques de chaque espèce et sous-espèce. Dans une langue bien de chez nous — on parle d'original et non d'élan, etc — on décrit 370 espèces, leur habitat, leurs caractéristiques morphologiques, leur dentition, quelquefois les empreintes, presque toujours les aires de distribution. Même si un tel ouvrage aurait intérêt à être rafraîchi avec une illustration couleur généralisée, ce nouveau guide demeure un des plus complets sur le marché, en format de poche, pour ne pas dire d'excursion.

— L.G.F.

### VIVRE AVEC UNE ÉTOILE

Juri Weil, Denoel/319 pages  
L'HISTOIRE se passe en Tchécoslovaquie. L'étoile en question a six branches, elle est jaune et non pas rouge. C'est celle que les Juifs portaient pendant l'occupation nazie. Weil est un conteur laconique et féroce. Son histoire commence alors qu'un S.S. a ordre d'enlever la statue de Mendelssohn du toit de l'Académie de musique de Prague. Ne pouvant reconnaître le compositeur juif, le soldat décide d'oter celle qui possède le plus gros nez et qui s'avère être celle de Wagner...



### CONTRE VENTS ET MARÉES

Paul Charbonneau, Éditions d'Acadie/119 pages  
LES GRANDS moments de l'histoire des francophones de Terre-Neuve et du Labrador, du début de la colonisation à nos jours. Avec les moyens du bord, l'album souvenir d'une branche de la famille qui résiste « contre vents et marées » à l'assimilation. Une histoire de pêche, bien sûr, liée à celle des Acadiens déportés, mais qui conserve son originalité, ses mots et merveilles.

## LA VIE LITTÉRAIRE

### Stéphane Baillargeon

LE CAMP littéraire Félix et l'UQAR organisent un colloque autour du thème Écriture et région, les 1er et 2 octobre, à Sainte-Luce-sur-Mer, près de Rimouski. On attend une dizaine de conférenciers, écrivains ou professeurs, de tous les coins du Québec, d'ailleurs au Canada, des États-Unis et de France. Les participants vont tenter de redonner à la notion de région des lettres de noblesse, en tous les cas de la

débarasser de ses aspects péjoratifs. Renseignements : (418) 779-2626.

### Colloque femme et philo

PLUSIEURS écrivaines féministes, dont Nicole Brossard, Louky Bersianik, Esther Rochon, Élisabeth Vonarburg et Daphne Patai sont invitées au XIIe Colloque interdisciplinaire de la Société de philosophie du Québec, organisé les 2, 3 et 4 octobre à l'Université Laval,

autour du thème Les Femmes et la Société nouvelle. Elles participeront au bilan de trois décennies de luttes des femmes et à la définition d'utopies d'inspiration féministe. Il faut s'inscrire avant le 26 septembre. Renseignements : (418) 656-2244.

### Les écrivains de l'apocalypse joyeuse

LE CERCLE littéraire des Belles soirées de l'Université de Montréal

propose un échange de lectures sur les écrivains de la Vienne 1900. Le chroniqueur Stéphane Lépine animera les rencontres sur l'oeuvre des Schnitzler, Hofmannsthal, Musil, Zweig, Broch et autres anatomistes de l'inquiétude, qui ont disséqué la société autrichienne sur son déclin. Le Cercle tiendra Salon les mercredis 21 et 28 octobre, 4 et 11 novembre, de 19h30 à 22h00. Les places sont limitées. On s'inscrit pour 70\$. On se renseigne gratuitement au (514) 343-6090.

### Un joyeux hommage à Alfred...

L'ACADÉMIE québécoise de Pataphysique invitent tous et chacune au lancement de numéro de la revue *Nuit Blanche*, déjà en kiosque, largement consacré à la Science des Solutions imaginaires, inventée par Alfred Jarry. Sa luminescence Line Mac Murray, les Incandescents Étienne Tiffou, Jacques Carbou, Paul Zumthor et Jeanne Demers ont participé au dossier, qui comprend notamment une entrevue avec Noël Arnaud, président de l'Oulipo, l'Ouvroir de Littérature POTentielle. L'événement a lieu demain, dimanche le 20 septembre, à 14 heures, à la Librairie Gallimard, au 3700 boul. St-Laurent.

### ... et un triste hommage à Adolf

LES SKINHEADS et autres rats des villes d'Europe de l'Est s'arrachent le sinistre brûlot d'Adolph Hitler, maintenant traduit en plusieurs langues slaves. Les 20 000 exemplaires de la première édition polonaise de *Mon Combat* se sont récemment envolés en une seule journée.

**ÉCRITS DES FORGES POÉSIE**  
1497, Lavolette, C.P. 335, Trois-Rivières (Québec) G9A 5G4  
Téléphone: (819) 379-9813 — Télécopieur: (819) 376-0774

NOUVEAUTÉS		
AFOUTOU J.-M.-A.	Certitudes	12,00\$
BEAUSOLEIL CLAUDE	Fureur de Mexico	12,00\$
BOISVERT YVES	Voleurs de cause	10,00\$
CADET MAURICE	Itinéraires d'un enchantement	10,00\$
DE CORNIÈRE FRANÇOIS	Tout cela	12,00\$
<i>(PRIX APOLLINAIRE - 1992)</i>		
COLLECTIF	Gatien Lapointe tout simplement	10,00\$
DESSENT JEAN-MARC	On croit trop que rien ne meurt	10,00\$
DORION HÉLÈNE	Les corridors du temps (réimp.)	8,00\$
DOYON PAULE	48 poses	10,00\$
FRANCOEUR LUCIEN	Exit pour nomades (réimp.)	10,00\$
GAUTHIER JACQUES	La joie blessée	10,00\$
GUILLEVIC	Elles	12,00\$
JEAN HONORÉ	Aria	10,00\$
KURAPPEL ALBERTO	Berri-Uqam	10,00\$
LABRIE CHANTAL	L'air des voyages	10,00\$
LAMBERSY WERNER	Volto subito	12,00\$
LÉGER DYANE	Les anges en transit	10,00\$
LE GOUIC GÉRARD	Trois poèmes pour trois âges...	12,00\$
LEMIEUX GILLES	Eau lourde	10,00\$
MIJANGO MÁRMOL J. R.	Des traces de pleurs et de chants	10,00\$
MESSAGIER MATTHIEU	Une rêverie objective	12,00\$
MONGRAIN SERGE	Le calcul des heures	10,00\$
MOORHEAD ANDREA	Le silence nous entoure	12,00\$
NELLIGAN ÉMILE	Le récital des anges	10,00\$
PONTBRIAND JEAN-N.	Il était une voix...	12,00\$
POZIER BERNARD et VENAÏLLE FRANCK	Lèvres urbaines # 22	6,00\$
ROY BRUNO	Peuple d'occasion	10,00\$
ROYER JEAN	Le lien de la terre	10,00\$
SAÏD AMINA	Nul autre lieu	12,00\$
THIBODEAU SERGE P.	Le passage des glaces	10,00\$
VENAÏLLE FRANCK	Le sultan d'Istanbul	15,00\$
VILLAURRUTIA XAVIER	Nostalgie de la mort	10,00\$
<i>(Traduction Claude Beausoleil)</i>		

LA JEUNE POÉSIE		
DUREPOS FERNAND	Mémoires d'un tueur de temps	10,00\$
HUOT JEAN-SÉBASTIEN	Chasseur de primes	10,00\$
MONETTE HÉLÈNE	Le diable est aux vaches	10,00\$
PLEAU MICHEL	Le corps tombe plus tard	10,00\$
<i>(PRIX DE POÉSIE OCTAVE-CRÉMAZIE-1992)</i>		

LA POÉSIE CASSETTE ET LE POÈME-AFFICHE		
BEAUSOLEIL CLAUDE	Ville concrète (cassette audio)	10,00\$
BROSSARD NICOLE	Amantes (cassette audio)	10,00\$
CHAMBERLAND PAUL	Lointaine terre d'amour (cassette audio)	15,00\$
DAOUST JEAN-PAUL	Les cendres bleues (cassette audio)	15,00\$
KURAPPEL ALBERTO	Confidential/Urgent (cassette audio)	10,00\$
MICONE MARCO	Speak what (affiche)	5,00\$
MIRON GASTON	La marche à l'amour (cassette audio)	15,00\$
POZIER BERNARD	Le cent unième poème (affiche)	5,00\$

**GRAMMAIRE FRANÇAISE ET IMPERTINENTE**  
Jean-Louis Fournier, Payot/227 pages  
UNE GRAMMAIRE qui donne bonnes règles et mauvais exemples. Des règles à suivre pour dire et écrire correctement bêtises et méchancetés en tous genres. Exemple de passé simple : Même le suicide de sa mère ne parvint pas à le déridier. Exemple d'emploi de l'indicatif : L'eau ne bout pas à 90 degrés; l'angle droit non plus. Bref, la grammaire que doit posséder toute personne qui malmène le français, mais que le Grevisse ennuie.

**MISSION MONTRÉAL**  
Les congrégations religieuses dans l'histoire de la ville

**MISSION MONTRÉAL**  
Musée David M. Stewart, Fides/157 pages  
UNE AUTRE retombée du 350e. L'album prolonge l'exposition rappelant l'importance des congrégations religieuses dans l'histoire de Montréal. Plus de 200 illustrations, chacune accompagnée d'une longue légende. Les lieux de culte et de partage érigés au fil des siècles, églises, écoles, orphelinats, et surtout, les petites gens travaillant dans l'ombre de Dieu, soignant les malades, distribuant la soupe populaire, enseignant aux prisonniers.

## COURRIER

« Je critique, je n'suis pas bon, et on m'le dit »

MONSIEUR Pierre Salducci, il est toujours décevant de constater à quel point certains critiques littéraires n'ont pas le sens de l'humour. Et quand en plus ces mêmes critiques ne savent pas lire, c'est le comble. Puisque j'imagine que vous savez lire et écrire (un minimum, en tout cas), je dois en déduire que vous avez été distrait tout au long de la lecture de mon roman *Réincarnations*, que vous avez si savamment critiqué dans ces pages le 5 septembre 1992.

Que vous n'avez pas apprécié, j'accepte. Que vous ne portiez pas attention à ce que vous lisez, passe encore. Mais je considère inadmissibles vos attaques contre ma personne. Vous pouvez trouver insupportable le protagoniste de mon roman mais cela ne vous donne rien le droit de me juger à travers lui. Dois-je vous rappeler qu'il s'agit ici d'une oeuvre de fiction ? Et qu'un personnage peut être égocentrique et prétentieux sans nécessairement être le reflet de son auteur ? Surtout quand le roman lui-même ne donne pas raison au personnage, et que la soi-disant prétention du bouquin est livrée avec un clin d'oeil (voir la citation de la p. 9). Monsieur Salducci, avez-vous perdu vos lunettes ? Vous prétendez également que mon personnage s'avère « être Dieu lui-même ». Je crois, mon très cher ami, qu'une seconde lecture ne vous ferait pas de tort. Ou peut-être de-

vrais-je dire une première lecture ? Une chose est certaine : vous vous entendriez bien avec le vieux de mon roman. Après tout, vous avez la même façon d'attaquer violemment et aveuglément les jeunes auteurs, et vous semblez avoir la même mauvaise habitude de ne lire que les pages de droite. Tout ce que je vous souhaite est que vous ne vous trouviez pas confronté, comme votre homologue fictif, à la médiocrité de votre esprit. Il s'agit pour vous de ne pas tomber dans le coma.

En dépit de tout cela, il y a, au moins, une qualité qui vous sauve de la perte totale. M. Salducci : vous êtes bio-dégradable.

Enfin, j'espère.

Pour ceux qui l'ont oublié, la critique de M. Salducci s'intitulait « J'écris, j'me trouve bon, et j'le dis ».

Emmanuel Aquin

**Réponse**  
« MONSIEUR, je ne porte aucune attaque contre votre personne dans mon article du 5 septembre dernier, il est simplement fait mention que votre personnage de fiction est présenté comme un double de vous-même. Il s'agit d'une hypothèse que vous encouragez fortement tout au long de votre roman. En aucune façon, je ne porte de jugement contre vous, ce que vous n'avez pas l'élégance de faire en revanche. Quant à l'humour dont vous vous réclamez, j'ai beau chercher, je ne le trouve pas dans toutes les scènes de carnage et de scatologie que vous évoquez avec tant de complaisance »

— Pierre Salducci

**Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS**  
Jeudi 24 septembre de 17 h à 19 h  
**La revue Liberté :**  
« Le Québec des écrivains »  
558 écrivains se prononcent sur l'indépendance  
Samedi 3 octobre de 13 h à 15 h  
**Lise Bissonnette**  
Marie suivait l'été BORÉAL  
de 9h à 22h  
362 jours par année  
1120, ave. Laurier ouest  
Outremont, Montréal  
tél.: 274-3669

## Émigrer au Québec

**LE FIGUIER ENCHANTE**  
Marco Micone, Montréal,  
Boréal, 119 pages

Jacques Allard

AU MOMENT où le choc des cultures ne cesse de faire la manchette ici et ailleurs dans le monde, voici le témoignage d'un écrivain québécois qu'on ferait bien de lire attentivement. Après plusieurs autres dont Régine Robin (*La Québécoise*), Marco Micone, le dramaturge, déjà apprécié pour son émouvante *Adolorata* (1982), ses *Gens du silence* (1983) et *Déjà l'agonie* (1989), n'est pas particulièrement plaisant, lui chez qui l'indignation est au fondement même de l'écriture. Que ce soit sur son milieu d'origine ou celui de son accueil (même le vil-

lage italo-québécois de Montréal), le regard est partout décapant, incisif. Ce qui donne les figures vives de la courageuse renaissance à soi et aux autres que suppose l'émigration et l'intégration critique à une nouvelle communauté. On peut toujours rêver au puissant roman que cela aurait pu donner, mais on comprendra qu'il ait préféré cette suite intime et chronologique d'images fortes. Ce sont celles d'une aventure que l'on pourrait sous-titrer : comment l'on se refait des racines.

Le titre provient du souvenir d'un figuier planté par son grand-père quand le narrateur dut quitter vers dix ans Lofondo, petit village bien nommé du dénuement de l'Italie du midi. C'était dans les années cinquante. Le vil homme voulait un souvenir vivant du petit-fils en-alle, dont il pourrait s'occuper pendant

son absence. Quand le narrateur y retournera, vers vingt ans, ce sera pour constater à quel point il a lui-même profondément changé. Le figuier le lui signalera symboliquement qui porte, greffé, un autre type de description d'une classe miséreuse, cette fois ouvrière, celle qu'il a côtoyée sans la connaître : « Dans ma main, je tenais Florentine, Rose-Anna et Azarius avec lesquels j'allais passer les deux jours les plus émouvants de l'été. Après cela, rien d'autre ne me passionnerait autant que la littérature et ces gens humbles dont le bonheur d'occasion ressemblait tant au mien. » Ionesco, écrivain français d'origine roumaine, sera un exemple du phénomène migratoire dont Marco Micone allait ensuite s'inspirer, dans son écriture et son enseignement, à partir de ses études littéraires.

Si l'on va ainsi droit au coeur de

ces récits, on ne négligera pas pour autant bien d'autres moments forts (et souvent humoristiques) de cette histoire d'un migrant. On y verra, heureusement sans que l'auteur en fasse une thèse, une illustration bien articulée du métissage propre à la de figures, plus grosses. Le grand-père blague alors que « rien n'égale les figues américaines aux cheveux blonds et aux jambes de ballerine », jouant sur le double sens du fruit en italien (*fico*). Il rejoint ainsi la vérité de la transformation de l'émigré scolarisé à Montréal où, parlant le patois avec ses parents, il a appris l'anglais à l'école, et le français avec les jeunes filles du quartier.

Cet été des retrouvailles est capital pour la naissance de l'écrivain et du Québécois, puisque c'est dans ce village déserté, qu'il va découvrir un milieu que l'école anglophone lui a masqué. Un oncle devenu profes-

seur de lycée, alarmé par l'inculture du neveu lui impose une dizaine de lectures de vacances qui comprennent *Bonheur d'occasion*. Après *Le Christ s'est arrêté à Eboli* (Carlo Levi, 1945) qui l'avait tant fasciné, il retrouve chez Gabrielle Roy une condition humaine contemporaine. Car, dans ces perspectives, devenir Québécois, c'est tout simplement épouser en profondeur le monde actuel, faire sa force du dialogue des cultures dont l'essayiste Jean-Marc Léger nous a souventes fois entretenus. C'est accepter une lutte continue où, dans la tension existentielle qui nous définit, en Amérique du Nord comme souvent ailleurs, pousse un nouvel arbre de la connaissance.

On ne pourra finalement qu'être solidaire de cette quête de la différence dans la ressemblance, thème fondamental de ce recueil que l'au-

teur qualifie d'« hybride » mais qui se lit d'une traite, emmêlant les genres, mais aussi fiction et réalité vécue. Le combat même pour la langue s'y propose jusque dans les italianismes de l'auteur. Par exemple : *névassé* (de *nevaccia*) qui vaut bien le *slush* que nous avons adopté. Il s'agit bien de ne pas défendre la langue pour la langue, mais bien pour ce qu'elle représente, pour les valeurs qu'elle véhicule. Si la langue française peut devenir, au-delà des nations, notre seule patrie, c'est précisément dans la réalité des communautés qu'elle rassemble. On ne parle plus en conséquence du fourre-tout multiculturel qui ne fait que jouer artificiellement les solitudes mais d'une généreuse intégration. Comme chez Gaston Miron, on rapaille plutôt que de faire du patchwork, tel que le veulent les politiques actuelles de l'immigration à Québec et à Ottawa.

## Talent gaspillé

**JE REVIENS AVEC LA NUIT**  
Gilles Pellerin, Québec,  
L'instant même, 1992, 164 pages.  
Pierre Salducci

*JE REVIENS AVEC LA NUIT* est déjà le quatrième recueil de Gilles Pellerin depuis 1982, et le troisième qu'il publie à L'instant même, la maison d'édition qu'il a lui-même créée et qu'il dirige. Cette quatrième parution, au titre mystérieux que même la lecture du volume ne parvient pas à expliquer, confirme l'impression que donnaient déjà les précédentes, c'est-à-dire que Gilles Pellerin a du talent mais que — paradoxalement — l'exploite mal.

Gilles Pellerin est un homme de culture qui sait placer judicieusement ses références et qui écrit bien; il compte peut-être parmi les meilleures plumes actuelles du Québec. Sa syntaxe est impeccable, ce qui est important car il aime les phrases longues. Son style est précis, d'une rigueur et d'une retenue quasi jansénistes, sans effusion ni délire excessifs, et il fait un usage contrôlé de métaphores simples mais efficaces. Tout cela est idéal pour les portraits au scalpel, pour épingle les petits travers, rendre la minutie des détails, des ambiances, des descriptions, ce qui nous vaut toutes sortes de petites remarques (cruelles, amères ou humoristiques) qui conviennent parfaitement à la densité du texte bref. Gilles Pellerin n'écrit que des nouvelles et il a raison, une telle tension nous étoufferait dans des textes trop longs.

Ce qui manque alors dans *Je reviens avec la nuit*, est bien plus de l'ordre de l'inspiration que du style. Tout comme le personnage écrivain de « Je n'écris pas », on sent que Gilles Pellerin a principalement composé ses textes sur commande pour répondre à tel thème ou à telle circonstance, ce qui explique que, à l'exception d'une seule, toutes les nouvelles aient déjà été publiées en revues et collectifs, ou lues à la radio. A priori, l'écriture sur commande n'est ni un handicap ni une tare, et réserve parfois même d'excellentes surprises. Hélas, dans le cas présent, le résultat n'est guère heureux. Gilles Pellerin donne l'impression qu'il manque de sujet et qu'il attend à chaque fois d'être sollicité pour écrire, ce qu'il ferait avec autant de plaisir sur le beurre de peanut que sur le prochain référendum. Admettons.

Quoi qu'il en soit, l'écrivain ne prend pas le temps de mûrir ses thèmes, de les porter, de leur trouver



Gilles Pellerin

PHOTO JACQUES BOISSINOT

une nécessité impérieuse, si bien qu'il se fourvoie systématiquement dans des fictions abracadabrantes et peu claires où le lecteur ne le suit pas 30 secondes. Ses nouvelles manquent d'âme, de sentiments, ce ne sont que des belles phrases souvent gratuites qui ne parviennent pas à nous accrocher. Un vrai gaspillage.

Gilles Pellerin est fait pour l'observation « au plus près » des relations humaines, des couples, des fa-

milles. C'est là qu'il est à son meilleur car sa sensibilité et son style le servent alors admirablement. On prendra ainsi un vif plaisir à découvrir la justesse du ton et du regard dans « La folie des contraires » où un étranger brosse un portrait savoureux de la société québécoise, et dans « Un air de famille » qui relate le lent éloignement d'un frère et d'une soeur autrefois très proches. Mais deux nouvelles sur 13, vraiment, ce n'est pas suffisant.

## Polar vu de l'intérieur

**L'AMOUR-MAQUIS**  
Claude Belcourt, XYZ éditeur,  
Montréal, 1992, 172 pages.  
Pierre Salducci

CLAUDE BELCOURT prépare actuellement une thèse de doctorat sur « L'absence de monologue intérieur dans le roman policier ». Gageons que c'est justement le constat de cette absence qui lui a inspiré l'idée de son premier roman. En effet, *L'Amour-maquis* est un roman policier composé entièrement à partir de monologues intérieurs. Ainsi passions-nous sans transition d'une absence totale à l'utilisation maximale de ce procédé.

Pour la première fois dans un polar, le lecteur prend connaissance immédiatement de tous ces petits maux, de ces angoisses, de ces doutes et de ces questionnements qui peuvent assaillir un coupable, un suspect et même un innocent lorsqu'un inspecteur de police enquête et qu'il s'acharne à jansénistes les questions les plus dérangeantes en fouillant obstinément votre regard d'un air suspicieux. Car, tout à coup, il s'agit bien de « votre » regard, tant le lecteur s'assimile aux personnages par le fait du monologue intérieur. Surprenant !

Dans *L'Amour-maquis*, l'enquête commence lorsqu'un homme est trouvé mort en sa somptueuse demeure de Ville Mont-Royal à l'heure où sa femme et quelques amis sont réunis dans le jardin pour une petite surprise-partie. Intervient l'inspecteur Vivier Lalonde qui a plutôt l'air d'un truand que d'un commissaire de police. Dès lors, le lecteur va avoir l'occasion de se glisser tour à tour dans la peau des trois principaux intervenants : l'inspecteur de police, Catherine Tremblay (femme de la victime) et Adel Mousky (amant de Catherine Tremblay).

Il est grisant d'être alternativement celui qui domine la situation et écrase tout le monde de sa morgue (l'inspecteur), celle qui panique et qui veut se faire plus forte qu'elle n'est (Catherine) ou encore celui qui assiste à tout en spectateur dépassé par les événements (Adel). Cette alternance est d'autant plus savou-



reuse que Claude Belcourt profite des fortes divergences qui existent entre ses personnages pour attribuer à chacun une façon de parler très typée et pour les faire défendre des po-

sitions et des points de vue radicalement différents. Ainsi, au-delà de l'intrigue policière, *L'Amour-maquis* se présente comme un roman social qui confronte des personnages d'origines distinctes, mais aussi comme un roman du discours amoureux dans lequel l'éternel trio femme-amant-mari est à nouveau décortiqué.

Au-delà du suspense, on lira *L'Amour-maquis* pour l'étonnante capacité d'invention de son auteur autant sur le plan stylistique que formel. En effet, le roman fourmille de trouvailles et d'astuces. Sans ponctuation, pour renforcer l'impact du monologue intérieur, le récit use d'une langue savoureuse, totalement originale, parfois crue, Claude Belcourt faisant largement appel à toutes sortes d'expressions issues notamment des langages familiers de France et du Québec, sans compter ses propres néologismes. Autant d'éléments qui font de *L'Amour-maquis* un bouillonnement ludique écrit dans une sorte de jubilation. Un livre rare en tous points, à découvrir pour le plaisir, l'audace, le foisonnement, l'originalité.

## Mon folklore, la richesse d'un héritage vol. 1

Édith Butler • Jacqueline Lemay



## Découvrez 13 de nos plus belles chansons traditionnelles

incluant  
versions instrumentales  
et livret de paroles

sur cassette  
et  
disque audio-numérique

514 • 388-1844  
514 • 272-3015

8265, rue Drolet, Montréal (Québec) H2P 2H6

## TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957

MÉTAMORPHOSES  
D'UNE UTOPIE



Sous la direction de Fulvio Caccia et Jean-Michel Lacroix  
*Métamorphoses d'une utopie*  
324 p., 24,95 \$

Le pluralisme ethno-culturel en Amérique: un modèle pour l'Europe? (essai) en coéd. avec les Presses de La Sorbonne nouvelle,

Le tour du sein



Jeanne Painchaud  
*Le tour du sein (récits)*,  
95 p., 14,95 \$

Ce collage de textes tantôt fantaisistes tantôt troublant réunit articles de journaux, journal intime et relations de voyage; il dresse un portrait du sein en clair-obscur comme miroir du corps, de l'amour et du langage.

CARNET DE CENDRES



Guy Lafond  
*Carnet de cendres* suivi de  
*Entre lyre et Orphée II* (poésie),  
73 p., 14,95 \$

«Un mot n'attend pas l'autre, il le devine, enclos dans l'encre fourvoyée entre ciel et terre. Le mystère hante la plume où l'homme se désavoue dans la syntaxe de son nom. Ressuscité chaque fois pour une mort nouvelle, le poème se fuit de mot en mot.»

## Les Éditions Balzac

22, av. Balzac, Candiac (Qc), J5R 2A7 • Tél.: (514) 444-8650 • Fax: (514) 659-9710

des idées et des livres,  
passionnément

Marc Charron

Peter Handke  
La sensation de savoir  
quelque chose

126 p. • 18 \$

À propos d'un des plus brillants écrivains de la littérature allemande contemporaine.

Gérard Robitaille

Le Père Miller  
Essai indiscret sur Henry Miller

200 p. • 27,50 \$

Un essai indiscret sur un grand écrivain de la littérature américaine.

Danielle Forget

L'émergence d'un discours démocratique au Brésil  
conquêtes et résistances du pouvoir (1964-1984)

264 p. • 32 \$

Changements politiques et discours autoritaires: l'émergence de la démocratie.

Pierre Boudon

Le paradigme de l'architecture  
Préface de Philippe Hamon

232 p. • 30 \$

Pour comprendre la crise architecturale actuelle, entre modernité et postmodernité

## LORSQUE LA MORT EST INÉVITABLE

Trois albums pour accompagner les enfants dont un membre de la famille est mourant  
Textes d'Anne Plante — Illustrations de Marguerite Gouin — 24 pages en quatre couleurs — 9,95\$ l'unité

- HISTOIRE DE JOSÉE pour expliquer la mort à un enfant qui va perdre un parent
- HISTOIRE DE JONATHAN pour expliquer la mort d'un enfant dans la famille
- HISTOIRE DE CHARLOTTE, PHILIPPE ET GRAND-PÈRE pour expliquer la mort à un enfant qui va perdre un grand-parent

Dans ces albums conçus par Anne Plante, infirmière et pédagogue, on trouvera:

- une vision de la mort, sa présence dans nos vies, et des mots pour aider à briser le silence;
- la tendresse et le respect nécessaires pour surmonter le deuil causé par la mort d'un proche;
- le ton juste qui permettra aux adultes de dialoguer avec les enfants sur un sujet aussi difficile;
- l'outil approprié qui aidera toutes les personnes concernées à sortir de l'épreuve grandies et plus fortes;
- des textes et des images qui font revivre les merveilleux souvenirs que laissent les personnes chères disparues.

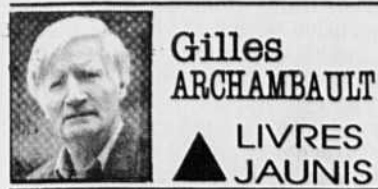
En vente chez votre libraire

ÉDITIONS PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa Est  
Montréal, QC, H1H 1L1  
Tél.: (514) 322-7341



# Nous sommes en déroute



Gilles ARCHAMBAULT  
LIVRES JAUNIS

ON M'A SOUMIS l'idée d'une chronique sur les livres du passé. Quoi de plus séduisant lorsque, comme moi, on n'a jamais cessé de déplorer la tyrannie de l'actualité. Non que les nouvelles parutions ne m'aient pas paru en leur temps fascinantes. Il est des auteurs dont on attend les productions avec gourmandise. Mais comment dire, je me sens de plus en plus attiré par les étalages des bouquinistes.

C'est plutôt chez un soldat toutefois que vous risquez de trouver un exemplaire de *Simone en déroute* de Claude Mathieu (1). Ce roman parvient en finale du concours du Prix du Cercle de France en 1963. Exploite que je ne sus pas réussir.

J'en fus d'autant plus touché que Claude Mathieu était un ami intime

et que c'est avec lui que j'échafaudais mes rêves littéraires les plus fous. Lequel de nous deux écrivait le grand roman « canadien-français », ainsi qu'on disait encore ? Plus âgé que moi de trois ans, il était plus avancé de 10 pour ce qui est de la culture, de la finesse et de la fermeté de l'écriture.

J'ai beaucoup souri en relisant les aventures de cette jeune femme de 45 ans qui accueillait chez elle un chauffeur italien aux charmes troublants. L'histoire nous est racontée sur un ton allègre. Les sous-entendus ne se comptent pas.

Il faut replacer que le Québec du début des années 60 échappait à peine à ce qu'on a appelé abusivement la grande noirceur. Le mauvais esprit est partout présent dans ce roman. Mais il se agit alors de rien dire crûment. Surtout si comme mon ami on était professeur dans un collège classique. Le port des masques, au reste, convenait tout à fait à Claude Mathieu.

Cet homme qui avait lu aussi bien les auteurs du dix-huitième siècle

français que les poètes de la Renaissance et les classiques latins pouvait donner vie à une modeste intrigue romanesque étouffée par les interdits moraux.

Si le style fait appel au sourire plutôt qu'à la drôlerie, c'est que l'écriture ici domine le sujet. On ne croit pas un seul instant aux soirées mondaines de la belle Simone. Et cela n'a aucune importance. Le curé, l'épicier et même le beau Gino ne vivent que par la vivacité du romancier. Les phrases qu'ils prononcent n'auraient pas détonné dans un salon du second Empire.

L'auteur manie les ficelles avec habileté. Ce roman est pour lui un amusement et il ne se gêne pas pour multiplier les clin d'oeil. La désignation des diverses parties du livre ne nous permettent pas d'en douter : *L'Empire, les Invasions des Barbares, le Bas-Empire et la Chute*.

Qu'il y ait dans ce roman des pages qui ont vieilli, je n'en disconviens pas. Après tout, la littérature est une denrée aussi périssable que bien d'autres.

l'étonnant c'est que *Simone en déroute* n'a connu qu'un succès d'estime, bien vite oublié. Il est vrai qu'on a toujours préféré au Québec le verisme à l'allusion.

Mais laissons ces chicanes, l'important n'est-il pas que des auteurs de sa trempe aient existé et qu'on puisse encore lire leurs oeuvres. Un jour viendra où des universitaires curieux fréquenteront les librairies d'occasion.

Pour l'instant souffrez qu'un lecteur mélancolique, assez impudant pour parler d'un ami dans un journal, vous alerte tout doucement, sans vous faire de reproche. Il sait trop, le lecteur en question, que son ami le regarde avec l'insistance amusée des morts. Claude Mathieu est décédé le 2 août 1985. Depuis ce jour, il n'y a pas que Simone qui soit en déroute.

1 — Claude Mathieu, *Simone en déroute*, roman. Montréal, le Cercle du Livre de France, 1963.

— G.A.

# La rentrée à la courte échelle

- TOTO LA BRUTE**, Dominique Demers, III. Philippe Béha, La courte échelle, R27, 1992
- L'ÉTÉ DES TORDUS ?** Christiane Duchesne II. Marc Mongeau. La courte échelle, PR28, 1992
- TRICOT, PIANO ET JEU VIDÉO** Sonia Sarfati, III. Pierre Durand, La courte échelle, PR29, 1992
- LE GRAND RÊVE DE ROSALIE** Ginette Anfousse, III. Marisol Sarrazin, La courte échelle, 1992, RJ38, 1992
- Yolande Lavigneur



LES NOUVEAUTÉS reçues de la courte échelle et des éditions Pierre Tisseyre regorgent de fraîcheur et éclaboussent comme la première pomme ou le premier épi de maïs croqués au mois d'août.

D'abord trois Premiers Romans, *Toto la Brute*, *L'été des tordus*, *Tricot, piano et jeu vidéo*. Ce qu'ils ont en commun ? Soixante pages, caractères d'imprimerie format géant, action, suspense, humour et émotions. Les dialogues et les décors sont familiers au jeune lecteur qui s'y retrouve comme dans un miroir. Voilà pour les traits communs. Comme il s'agit de titres édités par La courte échelle, ajoutons qu'ils seront mis en marché de façon efficace et qu'ils ont de bonnes chances d'être traduits en plusieurs langues et distribués sur une grande échelle... Comment ils arrivent à traduire certaines expressions comme le « sapristi de mocheté » de Rosalie et le « fesses de maringouin » d'Alexis, disons en Chinois ? Mystère.

Voyons maintenant ce qui fait l'intérêt et l'unicité de chacune de ces oeuvres. Dans *Tricot, piano et jeu vidéo*, Sonia Sarfati met en scène un héros timide mais déterminé et sympathique qui se qualifie avec honneur, malgré la tentation de neutraliser un adversaire sans scrupules, au championnat de jeu vidéo. Le thème n'est pas sans rappeler l'aventure de Camy contre l'horrible Tougas-Crocs au concours de Nintendo, dans *Camy risque tout* de Danièle Marcotte paru chez Boréal junior, au printemps. Mais les idées sont dans l'air et il est normal qu'elles inspirent parallèlement deux auteurs, souvent à leur insu. De toute façon l'écriture de Sonia Sarfati lui est toute particulière. Elle rapporte des faits de l'extérieur, elle raconte allègrement, de façon vivante, c'est une excellente journaliste. Il s'agit ici de son quatrième titre pour la jeunesse, son recueil de nouvelles *Sauvetages* reste mon préféré.

Christiane Duchesne, dans *L'été des tordus*, raconte au « je ». À travers la voix d'un Christophe en vacances avec ses tordus, elle raconte la vie quotidienne qui devient pure fantaisie. L'inattendu se pointe à tout bout de page commandé par les comportements drôles et imprévisibles de sa bande de tordus miniatures. Les dialogues sont amusants, l'écriture un brin poétique. L'auteur a derrière elle des dizaines de contes, scénarios, romans, prix et mentions en littérature de jeunesse. Étant donné sa vitalité intellectuelle, ce n'est sans doute un début.

Enfin, chez Dominique Demers, ce qui saute aux yeux, devrais-je dire au coeur, c'est la justesse des émotions, leur intensité. La consistance

des personnages, malgré la brièveté du texte et la complexité du thème choisi. Par le pouvoir littéraire d'une petite histoire pourtant toute simple, la jalousie devient aussi tangible qu'un personnage; elle sort de ses recoins obscurs et se retrouve en pleine fiction. Une dramatique parfaitement construite et qui dédramatise. À travers les yeux et l'expérience d'Alexis, le jeune héros narrateur, le lecteur arrive à saisir quelque chose de profond qui fait de *Toto la Brute* un véritable « persécuteur de plus petit que soi ». Philippe Béha illustre, il est un complice subtil et intéressant.

Pour les plus grands, Ginette Anfousse remet en scène *Rosalie* qui vit les hauts et les bas d'un grand rêve naissant. Suite à un coup de foudre lors du visionnement de la grande finale du meilleur film de Fred Astaire, elle décide qu'elle sera danseuse à claquettes. Mais elle se retrouve bien seule, Rosalie Danseur, avec les six vingt-cinq cents qu'elle a de collés sous ses semelles. Il faut de la persévérance et beaucoup de foi en son étoile quand tout le monde, y compris sa meilleure amie et l'astrologue chinois, semblent se liguer pour vous faire perdre pied... En tout cas Rosalie a du nerf, du « vif-argent » comme disait mon grand-père. Ses réflexions et les dialogues qu'elle rapporte sont suaves, vrais comme la vie, divertissants. Ginette Anfousse est à la littérature jeunesse ce que fut Fred Astaire à la danse à claquettes. Elle innove, inspire, raffine; bref, elle en fait un grand art. Les illustrations de Marisol Sarrazin sont à la hauteur, ce qui n'est pas peu dire !

# La nostalgie de Suzanne Duranceau

Dominique Demers

IL Y A une demi-douzaine d'années, Suzanne Duranceau a disparu. Elle en avait ras-le-bol de la littérature québécoise pour enfants. Son dernier album, *Jean D'ailleurs* lui avait rapporté un beau 250 \$ — en deux versements — pour 14 illustrations couleurs. Quatre mois de travail ! « J'étais complètement découragée », dit-elle. Elle a déjà donné, côté déboires. À son premier album, *Plumeneige*, l'éditeur avait oublié d'inscrire le nom de l'illustratrice sur la page couverture.

Exilée au royaume de la pub et de l'image éditoriale, Suzanne Duranceau a gagné gentiment sa croûte jusqu'à ce que le Smithsonian Magazine lui commande trois illustrations à l'occasion d'un numéro spécial célébrant le 20e anniversaire des mouvements environnementaux américains. La trilogie a fait un malheur, raflé des tas de prix et les Américains en ont tiré de superbes affiches vendues en musées. Depuis, Suzanne Duranceau a un agent aux États-Unis et un monceau de contrats avec différents pays.

Contente ? Mmmoui... Mais elle s'ennuyait des livres pour enfants, ces grands projets épuisants, frustrants et terriblement passionnants. « Dessiner une longue série d'images, c'est comme faire un film, dit-elle. Il faut raconter une histoire, inventer un rythme et approfondir des personnages qui doivent rester vrais alors qu'ils sont présentés sous différents angles comme dans différents contextes ».

Sa nostalgie tombait pile. À Toronto, l'éditeur Scholastic cherchait une perle pour un projet fou. Robin Muller, un illustrateur très prisé au Canada anglais venait de pondre un petit texte à partir de *Hickory, dickory, dock* une des célèbres comptines de Ma Mère l'Oye. « Ce qui m'a conquis, c'est l'extravagance du texte, l'onirisme aussi. Les vers de Muller me laissaient une liberté immense. C'était à l'image de raconter l'histoire; le texte suggérait simplement des pistes. Muller avait eu l'excellente idée d'enseigner l'heure aux enfants avec cette comptine, ce qui me plaisait. Enfin, je trouvais ça drôlement insolite d'illustrer le texte d'un illustrateur ».

Après quelques mois de recherche et d'esquisses, Suzanne Duranceau a compris. « Robin Muller n'a pas voulu illustrer son texte pour la sim-

ple raison que c'était beaucoup trop de travail ! », dit-elle en riant. L'histoire raconte la folle odyssée d'animaux — chèvre, chat, vache, singe, loup, mouton, souris — en quête d'un trésor. Tout se déroule dans une même pièce, en quelques heures, et l'illustratrice dont les images sont de facture réaliste devait résoudre de gigantesques problèmes. Du genre : comment asseoir une chèvre devant une table à côté d'une minuscule souris en respectant les proportions mais avec un souci de lisibilité ? Ou encore : à quoi ressemble un chat grimant sur une échelle ?

Pour mener à terme *Fripioni, fripono, fodge* (version française de *Hickory, Dickory, Dock*), Suzanne Duranceau a dû s'adjoindre deux assistants et travailler deux ans. Ils ont ratissé les fermes et couru les foires agricoles pour choisir leurs modèles vivants avant d'organiser de longues séances de photos avec les distingués élus. Le chat et la souris d'Alma, la fille de Suzanne, ont aussi posé. Suzanne Duranceau a un faible pour les quadrupèdes. Elle vit, en ville, avec un rat, un lapin, une tortue géante batifolant dans 40 gallons d'eau et trois autres plus petites, mais encore plus rares, venues de je ne sais plus où.

Déjà, dans *Nuits magiques*, un superbe album paru à La courte échelle il y a 10 ans, Suzanne Duranceau avait ébloui ses jeunes lecteurs d'images avec des animaux si vivants que les petites mains caressaient les pelages sur les pages. *Fripioni* est plus dense, plus travaillé, plus saisissant aussi. Chaque image raconte longuement et, d'une page à l'autre, les animaux bondissent, s'écrasent, envoient tout en l'air et dansent. Outre la force des compositions, Suzanne Duranceau séduit avec des personnages fouillés, d'une profondeur psychologique rarement égalée. Le texte de Muller accumule les clin d'oeil à Ma Mère l'Oye alors que les illustrations de Duranceau rappellent davantage l'univers d'un Lewis Carroll ou même de Dali qu'elle cite graphiquement à deux reprises.

Contente Suzanne Duranceau ? Mmmoui... Mais un peu déçue aussi. « Le texte original allait bien plus loin dans l'absurde mais en cours de route les responsables du marketing ont craint de trop déstabiliser les parents. La fin a été changée et ce qui était complètement fou est devenu simplement gentil. C'est dommage... »



Suzanne Duranceau

PHOTO JACQUES NADEAU

Sans doute. Mais les images n'en demeurent pas moins un chef-d'oeuvre. Avant même d'être mis en place en librairie, l'album avait récolté une médaille d'argent du Studio Magazine et il vient d'être sélectionné parmi les meilleurs livres parus à travers le monde pour l'exposition de la Society of Illustrators. Gageons

que ce n'est qu'un début. Et que des milliers d'enfants basculeront sagement dans d'autres images de Suzanne Duranceau au cours des prochaines années. Déjà, depuis quelques semaines, des éditeurs d'un peu partout frappent à la porte du studio, réveillant le chat, le rat, les tortues et le lapin.

◆ **Micone**  
pour exprimer sa situation à sa femme et à son fils. Il n'aurait pas appris s'il était resté dans son village. C'est un phénomène qu'on occulte souvent mais qui n'est pas rare.

Pour avoir lieu, le métissage culturel suppose la bonne volonté des deux parties. Et c'est ici que le bât blesse. Les gouvernements, aussi bien fédéral que québécois, portent à son avis une lourde responsabilité dans la « ghettoïsation » des minorités : il y a d'une part le multiculturalisme officiel réduisant les groupes ethniques à leur folklore. « Et il y a d'autre part chez les Québécois francophones un nationalisme frileux, réfractaire à la présence d'autres langues. La culture québécoise n'est pas exprimée seulement en français. Les Italiens, les Grecs ou les Portugais qui sont ici depuis 30 ans expriment leur culture québécoise dans leur langue maternelle. »

« Nous avons pris collectivement la décision d'augmenter le nombre d'immigrants au Québec à 50 000 par année, pour compenser notre déficit démographique. Cela signifie qu'il y aura toujours de 5 à 10% de la population du Grand Montréal qui ne réussira à maîtriser ni le français ni l'anglais. Il n'y a pas lieu de pani-

quer : nous avons les outils politiques pour défendre la langue française. »

« Avant la loi 101, on isolait la majorité des jeunes allophones dans les écoles anglaises; aujourd'hui, on les marginalise de plus en plus en français, obliant que franciser n'est pas synonyme d'intégrer », conclut l'un de ses derniers chapitres. Marco Micone est bien placé pour le savoir. Depuis 1970, il enseigne au Collège Vanier, dont la clientèle se compose presque exclusivement de jeunes Italiens.

Depuis 20 ans, il est en guerre contre les notables de la communauté italienne qui exploitent un marché captif et ont tout fait, dit-il, pour maintenir celle-ci en vase clos. Parallèlement, les immigrants italiens d'avant la loi 101, c'est-à-dire la grande majorité, faisaient comme les autres et adoptaient la langue des patrons plutôt que celle des ouvriers.

« Peu après la sortie du *Déclin de l'empire américain*, j'étais de passage dans mon village natal. Au moins trois jeunes m'ont parlé du film et m'ont demandé si je connaissais Denys Arcand. Par contre, de tous mes élèves montréalais qui ont regardé la cérémonie de remise des Oscars, pas un n'a pu me nommer le titre du film ni le nom du réalisateur ! Ces mêmes jeunes croient que les francophones forment de 40 à 60% de la population québécoise. »

« J'écris pour mon plaisir personnel, mais je veux aussi informer la société québécoise de ce qui se passe dans la communauté italienne. En même temps, je veux dire aux Italiens que c'est une erreur que de choisir l'école anglaise. »

En attendant le grand métissage, Marco Micone sert de trait d'union entre les deux communautés. Ses oeuvres pensent les plaies, les siennes, et celles des autres. Guérisseur, une fois de plus.

◆ **Montherlant**  
sagement lucide « Acculé comme un taureau à une barrière sans issue et fatale, comme lui il regardait lourdement tout ce qu'il n'avait pas compris ».

Montherlant a aussi taillé pour le théâtre de merveilleux rôles de femmes, de *La reine morte* au *Maitre de Santiago* en passant par *Port-Royal* (pas mal pour un misogynne) et a pratiqué l'humour amer dans *Brocéliande* où le héros est persuadé par un fumiste du nom de Bonnet de la Bonnetière qu'il est un descendant de Saint Louis. Il y a aussi le charme exquis des *Olympiques* où il se fait le poète des Jeux de 1924 tenus à Paris et où il met en scène une coureuse baptisée « La petite 19 ». Ou encore le ridicule touchant de Léon de Coantr dans *Les célibataires*, ce noble déchu qui dit vous à ses chats, ou l'irrésistible arrogance de Costals faisant le paon devant les femmes et la vie et ne trouvant son véritable salut que dans la création, après avoir frôlé la mort à la suite d'un contact prolongé avec une petite lépreuse.

Henry de Montherlant a toujours pensé que la vie était belle. Qu'il fallait être bien malheureux pour ne pas avoir peur de la mort. En choisissant de mourir, Montherlant devait être absolument convaincu qu'il avait perdu ce qui lui faisait tant aimer la vie : cette légèreté, cette force, cette capacité de prendre et de jouer. Quand on n'a plus rien à faire ici, on s'en va. Lui l'a fait avec panache et élégance. Déjà en 1937, dans *Pitié pour les femmes* il fait dire à Costals que ceux qui jugent que le suicide est une lâcheté, sont certainement eux-mêmes trop lâches pour l'affronter. Montherlant est allé au bout de lui-même et de ce

qu'il avait toujours dit et professé. Conséquent, honnête, lucide.

Et il a été un écrivain unique, au style royal, à l'aise aussi bien dans la tragédie que dans l'humour. Dans l'essai que dans la poésie. Son théâtre est rempli de rôles inoubliables et ses romans de personnages qu'on croit retrouver dans la vie de tous les jours. Pour toutes ces raisons, il mérite mieux que dans le purgatoire dans lequel il a sombré. J'ai appelé son éditeur Gallimard, afin de savoir si on commémorerait cet anniversaire d'une façon ou d'une autre. Rien n'est prévu au catalogue de la maison, aucune réédition, rien qui souligne le 20e anniversaire de la mort d'un des plus grands écrivains français du XXe siècle. Cette obscurité est un destin bien triste pour un homme qui aimait tant le soleil et la vie.

Mais je me doute aussi que cet être exigeant était incapable de bonheur et très certainement insupportable à vivre. Il a d'ailleurs vécu seul. Sauf en de rares occasions où, au soleil, amoureux, il a dû connaître de ces moments de réconciliation, dans un éphémère sentiment de plénitude. S'il vivait encore, il aurait 92 ans, et n'oublions pas que la littérature conserve bien. Dans son appartement du Quai Voltaire (sur la façade de l'immeuble on a apposé une plaque) il serait toujours entouré de ses bustes grecs et romains, lisant encore Sénèque et Marc-Aurèle et posant sur la vie un même regard ironique et sans pitié. Tout en allant chercher avec sa plume des mots dans son coeur. Le lire ou le relire me permet de ne pas oublier une chose : la morale de l'homme qui se tient debout et qui refuse la médiocrité et le compromis.

**AGENCE DU LIVRE**

LIBRAIRIE AGRÉÉE

1710, rue St-Denis  
Montréal (Québec)  
H2X 3K8

(514) 844-6896

Voisin de la Bibliothèque Nationale

Cinéma - Théâtre - Poésie - Musique - Beaux-Arts  
Littérature - Éducation - Sciences humaines  
Santé - Spiritualité - Alimentation - Guides pratiques  
Bandes dessinées - Documentaires jeunesse - Voyages

*Étudiants, étudiantes, nous pensons à vous!*

Nous vous offrons des remises  
de 10% à 20% sur  
LES MANUELS SCOLAIRES  
de niveau collégial  
et universitaire.

**BONNE RENTRÉE SCOLAIRE!**

25,000 TITRES DISPONIBLES

Toutes les collections de poche en librairie.

**LE PETIT SALON**  
Vieux papiers & objets d'écriture

Sam. et dim. 26 et 27 sept. 1992  
de 10h à 18h à l'ESPACE  
JÉGOR DE SAINT-HIPPOLYTE  
1500 av. 552, boul. St-Laurent / Montréal  
733-0142, 344-4081

17 EXPOSANTS  
Livres et manuscrits de collection,  
jeux sur papier d'artisans  
contemporains, cartes postales  
antiques, gravures anciennes, livres,  
manuels, photographes anciens,  
cartes postales de collection, livres d'art  
et d'écriture, Canada.

le plaisir des livres



Umberto Eco

Alter Eco

LES LIMITES DE L'INTERPRÉTATION

Umberto Eco, Traduit de l'italien par Myriem Bouzahr, Grasset, 1992, 406 pages

LE SIGNE : HISTOIRE ET ANALYSE D'UN CONCEPT

Umberto Eco, Adapté de l'italien par Jean-Marie Klinkenberg, Le Livre de poche, coll. Biblio/essais, 1992, 282 pages

LA PRODUCTION DES SIGNES

Umberto Eco, Le Livre de poche, coll. Biblio/essais, 1992, 125 pages

Francine Bordeleau

COMMENT DÉFINIR Umberto Eco, si ce n'est en disant de lui qu'il est l'intelligence la plus futée de cette fin de siècle ?

La légèreté au service de l'érudition (à moins que ce ne soit l'érudition au service de la légèreté) : voilà, me semble-t-il, le slogan tout trouvé pour Eco.

Il y a près de trente ans, avec L'Œuvre ouverte, Eco suggérait que l'œuvre d'art contenait une infinité de sens.

Retour à une certaine « ortho-doxie » ou à la simple logique ? Le sé-

moticien y démontre que si le texte contient des sens qui échappent à son auteur, des sens imprévisibles susceptibles d'être découverts par le lecteur, toutes les interprétations faites par ce dernier ne sont pas « correctes ».

Une bonne partie de l'essai est consacrée à un rappel de notions et à un survol des grands courants qui ont présidé à l'analyse littéraire. Ce Eco somme toute scolaire, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne révolutionne rien (même quand on est sémioticien, ça n'est pas révolutionnaire que de décrire certains des excès de la sémiotique et de mettre un ho-la aux droits qu'a le lecteur sur le texte) est heureusement sauvé par un Eco qui s'interroge sur le sens littéral et le sens figuré des mots (et comment, dans certains cas, le figuré a acquis, à la suite d'une foule de glissements, valeur de littéral), ou qui rappelle la logique de la métaphore et de l'allégorie.

La production des signes et Le signe procèdent un peu du même esprit. Ces essais écrits vers 1975 ont été dépassés par des essais ultérieurs d'Eco, reconnaît lui-même l'auteur. Ils ont cependant le mérite de constituer une introduction accessible aux théories principales de la sémiotique, à savoir : il ne faut pas parler de signes en tant que tels, qui seraient magiquement issus de la langue, mais de modes de productions. Partant, la culture est le principal agent de production des signes.

Pour éviter d'être déçu, on lira ces trois essais non pas comme des élaborations de théories nouvelles, mais comme les survols de théories existantes. Qui nous montrent en quelque sorte, et c'est là qu'ils trouvent leur intérêt, les dessous de la communication.



Lisette MORIN

Le feuilleton

LE PETIT SAUVAGE, Alexandre Jardin, Paris, 1992, Gallimard, 227 pages. POUR LE MEILLEUR, mais cette fois pour le pire, Alexandre Jardin n'a qu'une passion : l'enfance. Y revenir, de livre en livre, ne lui paraît pas inquiétant. Pour sa réputation de romancier déjà établie — quatre romans et le Femina, en 1988, sans parler du Prix du premier roman, en 1986 — et qui l'a fait admettre sans problème dans le quartier de tête des nouveautés d'automne et parmi les poulaillers de Galligrasseuil pour les prix littéraires.

Facétieux, à son habitude, le dernier héros de Jardin est de la descendance, bien entendu imaginaire, de Gustave Eiffel. Eh oui, celui du grand truc en fer qui domine le paysage parisien depuis 1889. Mais, pourquoi pas, après tout, puisque — tout le monde ne le sait pas — Eiffel n'est que le pseudonyme de la famille de Bonickausen, qui n'est devenu le patronyme légal du célèbre ingénieur qu'en 1881.

Cet Alexandre Eiffel, donc, est un adulte en apparence tout ce qu'il y a de plus sérieux, industriel prospère et fabricant... de clés ! On aura compris que, sérieux, ce garçon de 38 ans, époux d'une très belle mais très froide Suédoise, prénommée Elke, ne le restera pas longtemps, le



Alexandre Jardin

« traitement » romanesque que lui fait subir son créateur l'obligeant à un retour à la petite enfance. Qu'il eut heureuse dans une belle maison du Midi appelée La Mandragore, avec une adorable grand-mère, surnommée Tout-Mama, des parents non moins indulgents mais que le sort, cruel, devait lui ravir tôt.

Comment Alexandre retrouve-t-il le vert paradis de ses jeunes années ? Grâce au perroquet Lily, qui l'apostrophe dans la boutique d'un animalier en lui criant : « Petit Sauvage, tu es fou ». Du perroquet, on passe au retour à la belle insouciance d'un petit garçon, amoureux d'une belle voisine, au groupe de copains, condisciples d'école : la Société des Crusodé (beaucoup de ressemblance avec le Cercle des poètes disparus, avec et y compris la grotte-père), et à tout ce qu'a perdu « le Petit Sauvage » en devenant un adulte, « dans ce qu'il appelait avec mépris l'adultie » —

prononcez « aduldie » — après avoir été déformé par « l'éducation » scolaire. « On n'imagine pas, se dit cet Alexandre de 38 ans, combien d'enfants sont ainsi ratinés dans les écoles « pour leur bien ».

La grand-mère, elle-même la plus fantasiste des femmes, ne reconnaît plus « le Petit Sauvage ». « Je ne riais plus assez, se rappelle-t-il, pour qu'elle me considérât avec sérieux ; Alexandre Eiffel s'était écarté de sa morale, qui tenait en une maxime : on ne se doit qu'à l'enfant qu'on a été.

Assez raconter Le Petit Sauvage. Il faut lire comment on redevient petit garçon, sous la plume d'Alexandre Jardin, qu'on retrouve sa grande passion d'enfant sous les traits d'une jeune femme en tous points semblables ; pourquoi on jette sa montre, qu'on se défait de tous ses biens, y compris de l'épouse légitime, qu'on tente désespérément de faire correspondre — bille en tête — sa vie d'aujourd'hui avec celle d'hier.

Pour que cette histoire ressemble de plus près à un conte de fée, Jardin a résolu de l'illustrer. Pas seulement au figuré, mais bien au propre, avec une double page en couleurs, représentant l'île enchantée, et six dernières pages en renversé, blanc sur noir, puisque — on pouvait s'y attendre — le « Petit Sauvage » ne saurait survivre bien longtemps à son rêve ; qu'il mourra de cancer au cerveau dans les bras de celle qui le rejoindra in extremis, après l'avoir fui... jusqu'à Montréal ! Car... les tournées promotionnelles alimentent de plus en plus les carnets des romanciers français, — il y a un épisode du roman qui bifurque par la rue Sherbrooke, la rue Hutchison et

« s'installe » dans une église transformée en maison de rapport.

Les lecteurs du Zèbre, qui auront sans doute également applaudi le film que feu Jean Poiret en a tiré, ceux qui ont probablement suivi, de confiance, le « petit » Jardin, dans Fanfan, retrouveront la verve, l'imagination débordante — mais c'est toujours un délire bien contrôlé, j'allais même écrire très bourgeois — d'un romancier qui fera sans nul doute marcher la caisse des libraires, de ce côté-ci comme de l'autre côté de l'Atlantique.

Bien qu'étant, comme la plupart sans doute du public lecteur, du monde des adultes, comment ne pas s'émouvoir, au moins pendant une centaine de pages, de ce rêve impossible : redevient un enfant ?

Revenu dans son île, l'enfant, devenu irrémédiablement une grande personne, ne peut plus s'illusionner : « Subitement, je comprends que je suis seul. L'inconnu, c'est moi ! L'odeur de faisandé est celle de mon corps de 38 ans. Je ne pouvais le reconnaître ; mon odorat s'est éteint dans ma seizième année. Je pue l'adulte. »

Alexandre Jardin poursuivra-t-il encore longtemps sa quête, devenue lancinante, et lassante, pour nous ses lecteurs, du paradis perdu de l'enfance ? De même continuera-t-il à mêler à ses fictions les véritables malheurs qui ont assombri son enfance réelle, comme d'avoir perdu son père, Pascal, prématurément ?

Il peut faire mieux... Ses dons le lui permettent s'il consent à mûrir, même si cela le condamne à pénétrer, une fois pour toutes, en « adultie ».

Roman en apesanteur

NOUS TROIS

Jean Échenoz, Éditions de Minuit, Paris, 1992, 219 pages

Hervé Guay

NOUS TROIS de Jean Échenoz débute sur la terrasse de l'appartement du narrateur. Que fait-il ? Il observe le ciel et nous apprend qu'il a tout son temps. Puis, quelques lignes plus loin, le voilà qui se prépare à assister à un vernissage « chez Pontarlier », après quoi il se rendra à une conférence donnée par son patron. Se serait-on tromper d'auteur ? Ça sent le boulevard à plein nez.

Non. Seulement Échenoz déconcerte dès le départ. Suit alors un passage typique du romancier. Le patron Blondel, lors de sa communication, se met à décrire les activités de son agence : « surveillance des marins solitaires, des albatros excur-sionnistes et des icebergs à la dérive ». Ça y est, l'humour incongru d'Échenoz teinte à nouveau la grisaille de ses créatures, autrement bien incolores.

Car leur espace, aux antipodes de

la France touristique, se compose surtout de centres commerciaux, d'autoroutes, de laboratoires et de deux pièces impersonnels. Ce pour-quoi, sûrement, Échenoz n'y va pas de main morte pour jeter dans ce décor tristoune une série d'éléments aussi invraisemblables que drôlatis-ques.

Pour ce faire, l'écrivain emprunte quand il le faut à un genre ou un autre, s'ouvrant par là de vastes pans romanesques. Avec Lac, il donnait dans la satire du roman d'espionnage. Dans Cherokee, c'était le polar. Par L'Équipée malaise, il parodiait le récit d'aventures. Et il semble bien qu'aujourd'hui Nous trois charpèd quelques éléments au roman d'anticipation.

Chez lui, cependant, le périple dans l'espace est devenu une affaire de has been que ne continue à couvrir que les gazettes franco-guyanaises. Quelque chose d'à ce point habituel, que pour inciter un employé à se faire astronauta, le patron doit fouiller les dossiers, dénicher une demande vieille de quinze ans et la mettre sous le nez d'un ingénieur quinquagénaire afin qu'il se joigne à

l'expédition. Ce Louis Meyer, typique personnage échenozien, acceptera sans enthousiasme de s'enrôler, pour se distraire surtout d'une femme entrevue lors du tremblement de terre de Marseille (eh oui !) dont ils sont tout deux sortis indemnes. À cette occasion, ils ont en fait si peu échangé que Meyer se résigne à la nommer Mercedes, du nom de la voiture qu'elle conduisait.

Trois protagonistes donc, une muette aux cheveux rouges, un polytechnicien désabusé et un narrateur indolent, pour peupler des divagations dédramatisées dans l'espace. Sorte de chassé-croisé amoureux, sans les battements de cils, encore que lardé d'inventaires scientifiques un brin cocasses. En voici un exemple : « Comme toujours en embarquant des animaux, trois pintades du Japon, trente méduses et deux rats ; quelques semences et un cristallisateur. »

En fait, le cours de la planète selon Échenoz suit la relativité du développement scientifique, lui-même subordonné apparemment, à des contingences commerciales dictées par quelque esprit mercantile et vrillé.

Le désordre règne dès lors aussi bien chez ses personnages démotivés et indifférents que dans le milieu inqualifiable où ils évoluent sans questionner, corps célestes aux mouvements aléatoires quoique géométriques.

Or, il n'y a que cet écrivain pour rendre inoubliables ces cosmocrates andins mis en orbite pour bien peu. Et il y parvient grâce à un style savamment décoûsu. Souvent, on ne sait même plus qui conte l'histoire. Mais cela ajoute encore à l'état d'apesanteur dans lequel flotte le récit, au figuré comme au littéral, pour le plus grand plaisir du lecteur.

Ainsi on n'est pas près d'oublier Mercedes ou Meyer qui incarnent plus qu'il n'y paraît l'homme d'à présent, mal préparé, comme eux, à assumer une mission à laquelle ils se sont engagés pas vraiment en connaissance de cause. Pourtant, ils y font face sans sourcilier, sans y mettre toutefois trop de cœur ni de raison. Simplement, ils survivent et se contentent de sous-vivre. Ils ont la distance pour eux, Échenoz le talent de cerner leur dérisoire orbite en toute légèreté.

HUITIÈME FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE TROIS-RIVIÈRES DU 4 AU 11 OCTOBRE 1992

Info (819) 379-9813 Télécopieur (819) 376-0774

DIMANCHE LE 4 OCTOBRE

- 26. 12h00 Brunch Poésie... 27. 13h00 Atelier d'écriture en poésie... 28. 13h30 Cine Campus... 29. 14h00 Atelier d'écriture en poésie... 30. 14h00 Regards entre toi et moi... 31. 14h00 Vernissage... 32. 15h00 Poèmes en direct... 33. 15h00 Poèmes en direct... 34. 15h30 Regards entre toi et moi... 35. 16h00 Aperçu poétique... 36. 17h00 Dîner poétique... 37. 17h30 Souper poétique... 38. 18h00 Cine Campus... 39. 20h00 Vernissage... 40. 20h30 Blues et Poésie... 41. 20h30 Jean-Pierre Ferland... 42. 21h00 Cine Campus... 43. 23h00 Poésie ouverte... 44. 23h00 Poésie ouverte... 45. 23h15 Bibi Helène... 46. 23h30 Poésie ouverte... 47. 23h30 Poésie ouverte... 48. 23h30 Poésie ouverte... 49. 23h30 Poésie ouverte... 50. 23h30 Poésie ouverte... 51. 23h30 Poésie ouverte... 52. 19h00 Vernissage...

MARDI LE 6 OCTOBRE

- 56. 11h00 Matière à poésie... 57. 12h00 Poésie à l'UQTR... 58. 12h00 Dîner de Poésie... 59. 12h00 Poly Chavigny... 60. 14h00 Atelier d'écriture... 61. 14h00 Signature... 62-67. 17h00 OUVERTURE OFFICIELLE... 68. 18h00 Souper... 69. 18h00 Cine Campus... 70. 20h00 Souper... 71. 20h30 Poésie-son-lumière... 72. 23h00 Poésie ouverte... 73. 23h00 Poésie ouverte... 74. 23h00 Poésie ouverte... 75. 23h00 Poésie ouverte... 76. 23h00 Poésie ouverte... 77. 23h00 Poésie ouverte... 78. 23h00 Poésie ouverte... 79. 23h00 Poésie ouverte... 80. 23h00 Poésie ouverte... 81. 23h00 Poésie ouverte... 82. 23h00 Poésie ouverte... 83. 23h00 Poésie ouverte... 84. 23h00 Poésie ouverte... 85. 23h00 Poésie ouverte... 86. 23h00 Poésie ouverte...

MERCREDI LE 7 OCTOBRE

- 73. 11h00 Matière à poésie... 74. 12h00 Poésie à l'UQTR... 75. 12h00 Poésie à l'UQTR... 76. 12h00 Poly Chavigny... 77. 13h15 Bibi Helène... 78. 14h00 Atelier d'écriture... 79. 14h00 Signature... 80. 17h00 Aperçu poétique... 81. 17h30 Souper... 82. 18h00 Cine Campus... 83. 18h00 Cine Campus... 84. 20h00 Souper... 85. 20h00 Souper... 86. 23h00 Poésie ouverte... 87. 23h00 Poésie ouverte... 88. 23h00 Poésie ouverte... 89. 23h00 Poésie ouverte... 90. 23h00 Poésie ouverte... 91. 23h00 Poésie ouverte... 92. 23h00 Poésie ouverte... 93. 23h00 Poésie ouverte... 94. 23h00 Poésie ouverte... 95. 23h00 Poésie ouverte... 96. 23h00 Poésie ouverte... 97. 23h00 Poésie ouverte... 98. 23h00 Poésie ouverte... 99. 23h00 Poésie ouverte... 100. 23h00 Poésie ouverte... 101. 23h00 Poésie ouverte... 102. 23h00 Poésie ouverte... 103. 23h00 Poésie ouverte... 104. 23h00 Poésie ouverte... 105. 23h00 Poésie ouverte... 106. 23h00 Poésie ouverte... 107. 23h00 Poésie ouverte... 108. 23h00 Poésie ouverte... 109. 23h00 Poésie ouverte... 110. 23h00 Poésie ouverte... 111. 23h00 Poésie ouverte... 112. 23h00 Poésie ouverte... 113. 23h00 Poésie ouverte... 114. 23h00 Poésie ouverte... 115. 23h00 Poésie ouverte... 116. 23h00 Poésie ouverte... 117. 23h00 Poésie ouverte... 118. 23h00 Poésie ouverte... 119. 23h00 Poésie ouverte... 120. 23h00 Poésie ouverte... 121. 23h00 Poésie ouverte... 122. 23h00 Poésie ouverte... 123. 23h00 Poésie ouverte... 124. 23h00 Poésie ouverte... 125. 23h00 Poésie ouverte... 126. 23h00 Poésie ouverte... 127. 23h00 Poésie ouverte... 128. 23h00 Poésie ouverte... 129. 23h00 Poésie ouverte... 130. 23h00 Poésie ouverte... 131. 23h00 Poésie ouverte... 132. 23h00 Poésie ouverte... 133. 23h00 Poésie ouverte... 134. 23h00 Poésie ouverte... 135. 23h00 Poésie ouverte... 136. 23h00 Poésie ouverte... 137. 23h00 Poésie ouverte... 138. 23h00 Poésie ouverte... 139. 23h00 Poésie ouverte... 140. 23h00 Poésie ouverte... 141. 23h00 Poésie ouverte... 142. 23h00 Poésie ouverte... 143. 23h00 Poésie ouverte... 144. 23h00 Poésie ouverte... 145. 23h00 Poésie ouverte... 146. 23h00 Poésie ouverte... 147. 23h00 Poésie ouverte... 148. 23h00 Poésie ouverte... 149. 23h00 Poésie ouverte... 150. 23h00 Poésie ouverte... 151. 23h00 Poésie ouverte... 152. 23h00 Poésie ouverte... 153. 23h00 Poésie ouverte... 154. 23h00 Poésie ouverte... 155. 23h00 Poésie ouverte... 156. 23h00 Poésie ouverte... 157. 23h00 Poésie ouverte... 158. 23h00 Poésie ouverte... 159. 23h00 Poésie ouverte... 160. 23h00 Poésie ouverte... 161. 23h00 Poésie ouverte... 162. 23h00 Poésie ouverte... 163. 23h00 Poésie ouverte... 164. 23h00 Poésie ouverte... 165. 23h00 Poésie ouverte... 166. 23h00 Poésie ouverte... 167. 23h00 Poésie ouverte... 168. 23h00 Poésie ouverte... 169. 23h00 Poésie ouverte... 170. 23h00 Poésie ouverte... 171. 23h00 Poésie ouverte... 172. 23h00 Poésie ouverte... 173. 23h00 Poésie ouverte... 174. 23h00 Poésie ouverte... 175. 23h00 Poésie ouverte... 176. 23h00 Poésie ouverte... 177. 23h00 Poésie ouverte... 178. 23h00 Poésie ouverte... 179. 23h00 Poésie ouverte... 180. 23h00 Poésie ouverte... 181. 23h00 Poésie ouverte... 182. 23h00 Poésie ouverte... 183. 23h00 Poésie ouverte... 184. 23h00 Poésie ouverte... 185. 23h00 Poésie ouverte... 186. 23h00 Poésie ouverte... 187. 23h00 Poésie ouverte... 188. 23h00 Poésie ouverte... 189. 23h00 Poésie ouverte... 190. 23h00 Poésie ouverte... 191. 23h00 Poésie ouverte... 192. 23h00 Poésie ouverte... 193. 23h00 Poésie ouverte... 194. 23h00 Poésie ouverte... 195. 23h00 Poésie ouverte... 196. 23h00 Poésie ouverte... 197. 23h00 Poésie ouverte... 198. 23h00 Poésie ouverte... 199. 23h00 Poésie ouverte... 200. 23h00 Poésie ouverte... 201. 23h00 Poésie ouverte... 202. 23h00 Poésie ouverte... 203. 23h00 Poésie ouverte... 204. 23h00 Poésie ouverte... 205. 23h00 Poésie ouverte... 206. 23h00 Poésie ouverte... 207. 23h00 Poésie ouverte... 208. 23h00 Poésie ouverte... 209. 23h00 Poésie ouverte... 210. 23h00 Poésie ouverte... 211. 23h00 Poésie ouverte... 212. 23h00 Poésie ouverte... 213. 23h00 Poésie ouverte... 214. 23h00 Poésie ouverte... 215. 23h00 Poésie ouverte... 216. 23h00 Poésie ouverte... 217. 23h00 Poésie ouverte... 218. 23h00 Poésie ouverte... 219. 23h00 Poésie ouverte... 220. 23h00 Poésie ouverte... 221. 23h00 Poésie ouverte... 222. 23h00 Poésie ouverte... 223. 23h00 Poésie ouverte... 224. 23h00 Poésie ouverte... 225. 23h00 Poésie ouverte... 226. 23h00 Poésie ouverte... 227. 23h00 Poésie ouverte... 228. 23h00 Poésie ouverte... 229. 23h00 Poésie ouverte... 230. 23h00 Poésie ouverte... 231. 23h00 Poésie ouverte... 232. 23h00 Poésie ouverte... 233. 23h00 Poésie ouverte... 234. 23h00 Poésie ouverte... 235. 23h00 Poésie ouverte... 236. 23h00 Poésie ouverte... 237. 23h00 Poésie ouverte... 238. 23h00 Poésie ouverte... 239. 23h00 Poésie ouverte... 240. 23h00 Poésie ouverte... 241. 23h00 Poésie ouverte... 242. 23h00 Poésie ouverte... 243. 23h00 Poésie ouverte... 244. 23h00 Poésie ouverte... 245. 23h00 Poésie ouverte... 246. 23h00 Poésie ouverte... 247. 23h00 Poésie ouverte... 248. 23h00 Poésie ouverte... 249. 23h00 Poésie ouverte... 250. 23h00 Poésie ouverte... 251. 23h00 Poésie ouverte... 252. 23h00 Poésie ouverte... 253. 23h00 Poésie ouverte... 254. 23h00 Poésie ouverte... 255. 23h00 Poésie ouverte... 256. 23h00 Poésie ouverte... 257. 23h00 Poésie ouverte... 258. 23h00 Poésie ouverte... 259. 23h00 Poésie ouverte... 260. 23h00 Poésie ouverte... 261. 23h00 Poésie ouverte... 262. 23h00 Poésie ouverte... 263. 23h00 Poésie ouverte... 264. 23h00 Poésie ouverte... 265. 23h00 Poésie ouverte... 266. 23h00 Poésie ouverte... 267. 23h00 Poésie ouverte... 268. 23h00 Poésie ouverte... 269. 23h00 Poésie ouverte... 270. 23h00 Poésie ouverte... 271. 23h00 Poésie ouverte... 272. 23h00 Poésie ouverte... 273. 23h00 Poésie ouverte... 274. 23h00 Poésie ouverte... 275. 23h00 Poésie ouverte... 276. 23h00 Poésie ouverte... 277. 23h00 Poésie ouverte... 278. 23h00 Poésie ouverte... 279. 23h00 Poésie ouverte... 280. 23h00 Poésie ouverte... 281. 23h00 Poésie ouverte... 282. 23h00 Poésie ouverte... 283. 23h00 Poésie ouverte... 284. 23h00 Poésie ouverte... 285. 23h00 Poésie ouverte... 286. 23h00 Poésie ouverte... 287. 23h00 Poésie ouverte... 288. 23h00 Poésie ouverte... 289. 23h00 Poésie ouverte... 290. 23h00 Poésie ouverte... 291. 23h00 Poésie ouverte... 292. 23h00 Poésie ouverte... 293. 23h00 Poésie ouverte... 294. 23h00 Poésie ouverte... 295. 23h00 Poésie ouverte... 296. 23h00 Poésie ouverte... 297. 23h00 Poésie ouverte... 298. 23h00 Poésie ouverte... 299. 23h00 Poésie ouverte... 300. 23h00 Poésie ouverte... 301. 23h00 Poésie ouverte... 302. 23h00 Poésie ouverte... 303. 23h00 Poésie ouverte... 304. 23h00 Poésie ouverte... 305. 23h00 Poésie ouverte... 306. 23h00 Poésie ouverte... 307. 23h00 Poésie ouverte... 308. 23h00 Poésie ouverte... 309. 23h00 Poésie ouverte... 310. 23h00 Poésie ouverte... 311. 23h00 Poésie ouverte... 312. 23h00 Poésie ouverte... 313. 23h00 Poésie ouverte... 314. 23h00 Poésie ouverte... 315. 23h00 Poésie ouverte... 316. 23h00 Poésie ouverte... 317. 23h00 Poésie ouverte... 318. 23h00 Poésie ouverte... 319. 23h00 Poésie ouverte... 320. 23h00 Poésie ouverte... 321. 23h00 Poésie ouverte... 322. 23h00 Poésie ouverte... 323. 23h00 Poésie ouverte... 324. 23h00 Poésie ouverte... 325. 23h00 Poésie ouverte... 326. 23h00 Poésie ouverte... 327. 23h00 Poésie ouverte... 328. 23h00 Poésie ouverte... 329. 23h00 Poésie ouverte... 330. 23h00 Poésie ouverte... 331. 23h00 Poésie ouverte... 332. 23h00 Poésie ouverte... 333. 23h00 Poésie ouverte... 334. 23h00 Poésie ouverte... 335. 23h00 Poésie ouverte... 336. 23h00 Poésie ouverte... 337. 23h00 Poésie ouverte... 338. 23h00 Poésie ouverte... 339. 23h00 Poésie ouverte... 340. 23h00 Poésie ouverte... 341. 23h00 Poésie ouverte... 342. 23h00 Poésie ouverte... 343. 23h00 Poésie ouverte... 344. 23h00 Poésie ouverte... 345. 23h00 Poésie ouverte... 346. 23h00 Poésie ouverte... 347. 23h00 Poésie ouverte... 348. 23h00 Poésie ouverte... 349. 23h00 Poésie ouverte... 350. 23h00 Poésie ouverte... 351. 23h00 Poésie ouverte... 352. 23h00 Poésie ouverte... 353. 23h00 Poésie ouverte... 354. 23h00 Poésie ouverte... 355. 23h00 Poésie ouverte... 356. 23h00 Poésie ouverte... 357. 23h00 Poésie ouverte... 358. 23h00 Poésie ouverte... 359. 23h00 Poésie ouverte... 360. 23h00 Poésie ouverte... 361. 23h00 Poésie ouverte... 362. 23h00 Poésie ouverte... 363. 23h00 Poésie ouverte... 364. 23h00 Poésie ouverte... 365. 23h00 Poésie ouverte... 366. 23h00 Poésie ouverte... 367. 23h00 Poésie ouverte... 368. 23h00 Poésie ouverte... 369. 23h00 Poésie ouverte... 370. 23h00 Poésie ouverte... 371. 23h00 Poésie ouverte... 372. 23h00 Poésie ouverte... 373. 23h00 Poésie ouverte... 374. 23h00 Poésie ouverte... 375. 23h00 Poésie ouverte... 376. 23h00 Poésie ouverte... 377. 23h00 Poésie ouverte... 378. 23h00 Poésie ouverte... 379. 23h00 Poésie ouverte... 380. 23h00 Poésie ouverte... 381. 23h00 Poésie ouverte... 382. 23h00 Poésie ouverte... 383. 23h00 Poésie ouverte... 384. 23h00 Poésie ouverte... 385. 23h00 Poésie ouverte... 386. 23h00 Poésie ouverte... 387. 23h00 Poésie ouverte... 388. 23h00 Poésie ouverte... 389. 23h00 Poésie ouverte... 390. 23h00 Poésie ouverte... 391. 23h00 Poésie ouverte... 392. 23h00 Poésie ouverte... 393. 23h00 Poésie ouverte... 394. 23h00 Poésie ouverte... 395. 23h00 Poésie ouverte... 396. 23h00 Poésie ouverte... 397. 23h00 Poésie ouverte... 398. 23h00 Poésie ouverte... 399. 23h00 Poésie ouverte... 400. 23h00 Poésie ouverte... 401. 23h00 Poésie ouverte... 402. 23h00 Poésie ouverte... 403. 23h00 Poésie ouverte... 404. 23h00 Poésie ouverte... 405. 23h00 Poésie ouverte... 406. 23h00 Poésie ouverte... 407. 23h00 Poésie ouverte... 408. 23h00 Poésie ouverte... 409. 23h00 Poésie ouverte... 410. 23h00 Poésie ouverte... 411. 23h00 Poésie ouverte... 412. 23h00 Poésie ouverte... 413. 23h00 Poésie ouverte... 414. 23h00 Poésie ouverte... 415. 23h00 Poésie ouverte... 416. 23h00 Poésie ouverte... 417. 23h00 Poésie ouverte... 418. 23h00 Poésie ouverte... 419. 23h00 Poésie ouverte... 420. 23h00 Poésie ouverte... 421. 23h00 Poésie ouverte... 422. 23h00 Poésie ouverte... 423. 23h00 Poésie ouverte... 424. 23h00 Poésie ouverte... 425. 23h00 Poésie ouverte... 426. 23h00 Poésie ouverte... 427. 23h00 Poésie ouverte... 428. 23h00 Poésie ouverte... 429. 23h00 Poésie ouverte... 430. 23h00 Poésie ouverte... 431. 23h00 Poésie ouverte... 432. 23h00 Poésie ouverte... 433. 23h00 Poésie ouverte... 434. 23h00 Poésie ouverte... 435. 23h00 Poésie ouverte... 436. 23h00 Poésie ouverte... 437. 23h00 Poésie ouverte... 438. 23h00 Poésie ouverte... 439. 23h00 Poésie ouverte... 440. 23h00 Poésie ouverte... 441. 23h00 Poésie ouverte... 442. 23h00 Poésie ouverte... 443. 23h00 Poésie ouverte... 444. 23h00 Poésie ouverte... 445. 23h00 Poésie ouverte... 446. 23h00 Poésie ouverte... 447. 23h00 Poésie ouverte... 448. 23h00 Poésie ouverte... 449. 23h00 Poésie ouverte... 450. 23h00 Poésie ouverte... 451. 23h00 Poésie ouverte... 452. 23h00 Poésie ouverte... 453. 23h00 Poésie ouverte... 454. 23h00 Poésie ouverte... 455. 23h00 Poésie ouverte... 456. 23h00 Poésie ouverte... 457. 23h00 Poésie ouverte... 458. 23h00 Poésie ouverte... 459. 23h00 Poésie ouverte... 460. 23h00 Poésie ouverte... 461. 23h00 Poésie ouverte... 462. 23h00 Poésie ouverte... 463. 23h00 Poésie ouverte... 464. 23h00 Poésie ouverte... 465. 23h00 Poésie ouverte... 466. 23h00 Poésie ouverte... 467. 23h00 Poésie ouverte... 468. 23h00 Poésie ouverte... 469. 23h00 Poésie ouverte... 470. 23h00 Poésie ouverte... 471. 23h00 Poésie ouverte... 472. 23h00 Poésie ouverte... 473. 23h00 Poésie ouverte... 474. 23h00 Poésie ouverte... 475. 23h00 Poésie ouverte... 476. 23h00 Poésie ouverte... 477. 23h00 Poésie ouverte... 478. 23h00 Poésie ouverte... 479. 23h00 Poésie ouverte... 480. 23h00 Poésie ouverte... 481. 23h00 Poésie ouverte... 482. 23h00 Poésie ouverte... 483. 23h00 Poésie ouverte... 484. 23h00 Poésie ouverte... 485. 23h00 Poésie ouverte... 486. 23h00 Poésie ouverte... 487. 23h00 Poésie ouverte... 488. 23h00 Poésie ouverte... 489.

le plaisir des  
**Livres**

Marie-Claire  
BLAIS

**Carnet 1**

JUIN 1963 : cette année-là un grand président Américain sera assassiné, avec la guerre du Vietnam qui approche, chacun de nous assistera, à la télévision, comme dans les journaux, à une ère de massacres traversée parfois de quelques prises de consciences collectives qui changeront le monde. Car pour la première fois, on verra à la télévision une étudiante noire suivie de la garde nationale Américaine, franchir la grille d'une université blanche, la ségrégation raciale sera accusée, dénoncée, dans la haine, la douleur, la juste colère, pacifiquement aussi, et on verra couler le sang de ces militants Noirs et Blancs qui furent les martyrs de ce combat, dans les villes du Sud des États-Unis, les martyrs qui continuent de tomber encore aujourd'hui dans les rues de Los Angeles et de Toronto, pour ce combat des droits civils des Noirs qui ne sont toujours pas acquis en 1992.

Mais, en juin 1963, la ville de Cambridge, dans le Massachusetts où nous arrivons en voiture par un bel après-midi ensoleillé, est calme avec ses étudiants rêveurs allongés sur les verdoyantes pelouses du campus de l'Université de Harvard. Récipiendaire d'une bourse de la John Simon Guggenheim Memorial



Foundation cette année-là, je dois résider aux États-Unis pour une année et écrire un livre pendant mon séjour là-bas : j'ai choisi Cambridge parce que des amis écrivains y vivent déjà, mais ce sont des écrivains dont la maturité, l'oeuvre prodigieuse et la grande renommée m'impressionnent fortement et je crains de les rencontrer ou de les revoir.

Louise et Françoise qui iront à Provincetown pour leurs vacances, ont eu la générosité de m'amener jusqu'à Cambridge et de m'aider dans ce modeste déménagement Américain : car je n'apporte que quelques objets indispensables qui sont alors mes biens : une table à carte, pliante et austère, pour écrire,

une chaise, une radio en plastique rose, et l'outil le plus précieux, une machine à écrire portable. En une heure, nous trouverons un sous-sol à louer dans le quartier noir, près de Cambridge, pour cent dollars par mois. C'est dans un vaste immeuble gris et délabré, où vivent des étudiants venus de tous les pays; dans le corridor sombre qui mène à mon appartement, je remarque que les boîtes à lettres ont été défoncées et que plusieurs des fenêtres de l'immeuble ont été fracassées et brisées. C'est le premier jour, à Cambridge; lorsque mes amies partent pour Provincetown, j'ai le coeur serré et je marche longtemps seule vers le campus universitaire, me demandant pourquoi j'ai choisi

de venir vivre ici dans cette ville un peu froide, hautaine où je n'ai pas encore le courage de parler à quelqu'un, à part mon propriétaire, un homme brusque, hostile aux étrangers.

Mais c'est un beau jour de juin, les librairies sont pleines de jeunes gens qui lisent debout les uns contre les autres, dans leurs jeans ou leurs pantalons de velours, rue Brattle, ils sont partout, dans les librairies comme aux portes des cinémas, dans les cafés, les brasseries où je les entendrai souvent rire et discuter tard dans la nuit, ils sont à l'aise, silencieux ou bruyants dans cette ville conçue pour eux, chacun porte ses livres dans son sac à dos, ou dans une poche de toile rouge, liée à un cordon jaune qu'ils tirent sur leurs épaules, dans laquelle ils jettent ces livres cueillis un peu partout pendant la journée dans la ville, à la bibliothèque de l'Université (que je connaîtrai un jour grâce à la gentillesse d'Edmund Wilson qui m'y amènera) ou dans les nombreuses librairies où, sans rien acheter, chacun peut se perdre pendant des heures dans la lecture des oeuvres de Walt Whitman, Herman Melville, Henry James; je découvre alors, debout parmi les autres, devant ces rayons de livres que nous contemplons avec une fébrile voracité, pendant que nous lisons, Mary McCarthy, les poètes Elisabeth Bishop, Marianne Moore dont la brève apparition dans ma vie, quelques années plus tard, autour de mes amis, me marquera pour toujours, car ces écrivains que je lis dans la fraîcheur d'une autre langue que la mienne (en même temps que j'apprends cette langue) en ces jours de juin très chauds où j'erre seule dans la ville, consciente de mon malaise, de mon étrangeté en ces lieux, me revèlent qu'un peu de ma

patrie spirituelle m'attend ici, près d'eux. Mais il faut fuir la chambre sinistre, sans lumière, le carreau de la fenêtre que je ne réussis pas à refermer par où entrera la pluie, le froid, la neige, et aussi un chat blanc qui viendra me rendre visite quand il aura faim.

En ces jours de juin où j'éprouve déjà un vif désir de rentrer chez moi, de retrouver mes amis, n'est-ce pas pendant ces jours d'une longue oisiveté inquiète où je n'ai pas le courage d'aller ouvrir un compte à la banque, de parler à l'épicier, de m'exprimer inconfortablement dans une langue que je parle à peine, que ma vie se trouve soudain métamorphosée par l'achat d'une bicyclette. (J'aurai trois bicyclettes dont deux seront volées en quelques jours, bien que je les enchaîne la nuit, à un arbre que je peux voir, de ma fenêtre : de la troisième il ne restera que deux roues aux pneus arrachés dans la cour, derrière mon immeuble.) Mais c'est avec cette bicyclette que je découvre la ville, sa nonchalance, le dimanche, le long des rives de la Rivière Charles (Charles River) ses familles joyeuses qui déjeunent sur les berges avec leurs chiens, et ces garçons très jeunes vêtus de leurs shorts blancs, de leurs maillots courts qui rament leurs canots dans une viguerie concentrée, et dont les corps qui se tiennent droit ont des mouvements mécaniques au-dessus de l'eau. Par ces splendides dimanches les préparatifs à la guerre semblent oubliés; dans notre ville, chacun s'amuse, vit sensuellement sa jeunesse, et nous ne sommes peut-être que quelques-uns à sentir peser autour de nous l'ombre de la catastrophe.

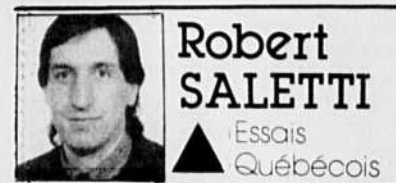
Un soir, pendant que nous nous promenons côte à côte, guidant nos bicyclettes devant nous dans les

allées fleuries d'un parc, un étudiant du MIT (Massachusetts Institute of Technology) et moi, ma tête frôlant l'épaule du grand garçon athlétique qui marche près de moi et qui écrase les feuilles de ses larges pieds chaussés de chaussures de courses, (il est l'un de ces coureurs que l'on voit dès l'aube sur la plage de la Rivière Charles) j'éprouve ce choc de la dureté Américaine : mais est-ce de la dureté, de l'indifférence ou de l'ignorance de la part de celui qui me pose beaucoup de questions avec une assurance si virile ou n'est-ce pas plutôt ma timidité qui me paralyse devant lui, lorsque je lui dis que je viens du Canada, que j'ai écrit quelques livres qui ont été publiés aux États-Unis, l'étudiant de MIT me dit d'un air satisfait que j'ai beaucoup de chance d'avoir un éditeur à Boston, car le Canada, dit-il en tournant vers moi son beau profil, le Canada n'est pas connu chez nous, le Canada, ce n'est rien. *It is nothing, just nothing.* Il me dit sur le même ton impérieux, que seriez-vous sans nous, rien n'est-ce pas, rien ?

Pendant que je l'observe, la main posée sur le siège de sa bicyclette, sa haute tête levée vers le ciel étoilé de cette nuit de juin, je sais que je rencontrerai encore beaucoup d'autres comme lui qui m'accablent de la même rudesse, de la même insolence, et que chacun m'inspirera la même crainte. Mais c'est le lendemain, ou quelques jours plus tard qu'un étudiant au visage sensible me dira aussi, dans la même allée sous les arbres qui mènent aux élégants bâtiments universitaires : « J'ai 17 ans, je m'engagerai dans l'armée s'il le faut... Je ferai mon devoir, mais je préférerais ne pas être tué, tuer, je préférerais ne pas mourir... »

— M.-C. B.

**Un enfant par la main**



**Robert SALETTI**  
Essais  
Québécois

**PHILOSOPHIE DE L'ÉDUCATION**

I. Les sciences de l'éducation  
Lucien Morin, Presses de l'Université Laval et De Boeck-Wesmael, 299 pages.

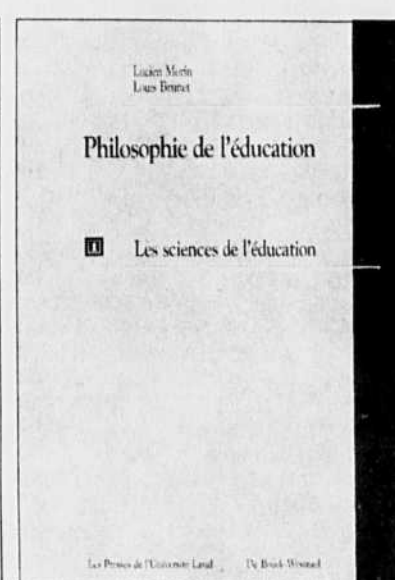
**LA LECTURE ET L'ÉCRITURE**  
Enseignement et apprentissage  
Sous la direction de Clémence Préfontaine et Monique Lebrun, Les Éditions Logiques, « Théories et pratiques de l'enseignement », 339 pages.

**DRAMES SCOLAIRES**  
Jean-Louis Jobin, Journal Les Enseignants, 235 pages.

FÉNÉLON l'avait dit : dans l'éducation il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. Trois siècles plus tard, la remarque est toujours d'actualité. Du moins, c'est ce dont conviendrait Lucien Morin et Louis Brunet qui, dans *Philosophie de l'éducation*, concluent que le bon enseignement est celui qui cherche à comprendre le processus naturel de connaître et l'imite, ou s'y ajuste le plus possible. Une image domine leur essai, qui renvoie à un des sens du mot « pédagogie », qui, en grec, évoque l'activité de conduire un enfant. Pour montrer à l'enfant le chemin de sa maturité, il y a au

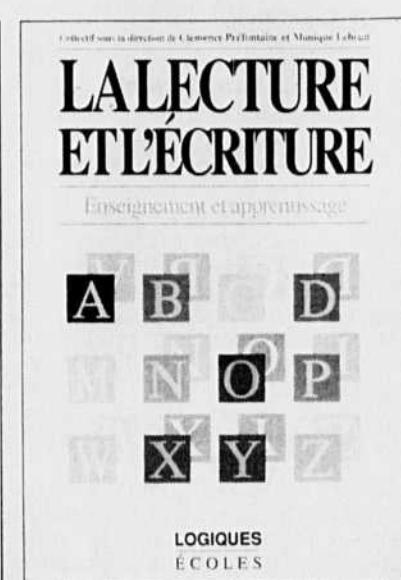
moins trois façons. On peut le prendre dans ses bras et le porter, mais comment en faire un être autonome ? On peut aussi le laisser se débrouiller seul en se contentant de lui indiquer la direction, mais ce serait parier sur une relation malsaine à l'autorité. Ou alors, on peut le conduire par la main et assoier son développement sur une relation de confiance et d'aide. Sans paternalisme indu, enseigner, dirais-je, c'est induire un enfant en vérité.

Le propos de Morin et Brunet est assez limpide, même s'il s'agit avant tout d'un ouvrage universitaire. Et il s'inscrit tout à fait dans le courant actuel de révisonisme pédagogique, à l'heure d'un certain constat d'échec des réformes scolaires issues de la Révolution tranquille et du rapport Parent. Pour les auteurs, l'éducation est affaire de culture générale et la formation des maîtres serait bien avisée de faire une place plus juste à la philosophie entre autre. En courant à la fois le lièvre de la culture et le lièvre de la spécialisation, l'erreur de notre génération fut de diluer la première dans un pluralisme artificiel et de lier la seconde à une vision de la science dominée par l'expérimentation. Sans prôner le retour aux humanités classiques, Morin et Brunet préchent pour une revalorisation de la culture générale, car c'est par elle que l'homme peut faire acte de jugement et, littéralement, porter fruit, comme un arbre arrivé à maturité dans la forêt qui nous tient lieu de société. La question de la formation fondamentale, dont la culture générale serait l'objectif, sera en fait abordée directement dans un second tome à venir.



*Philosophie de l'éducation* est un livre de philosophes, et pourra être lu comme une défense de la place de la philosophie dans l'apprentissage scolaire. Mais ce premier tome est surtout porté par une volonté de relever la formation des maîtres et donner aux sciences de l'éducation une vocation plus humaniste, avec l'idée de faire de nos futurs professeurs des pédagogues cultivés plutôt que des éducateurs spécialisés, pour reprendre deux termes du rapport Parent.

Puisqu'on en est aux futurs maîtres, on sait que des enquêtes ont montré que les étudiants inscrits en Sciences de l'éducation n'étaient pas particulièrement bons en français et que leur culture générale laissait nettement à désirer. Dans *La lecture et l'écriture*, on apprend aussi qu'ils lisent peu et à peu près pas de



littérature. En cela, ils ne diffèrent guère des autres étudiants. Toutefois, peut-on se dire, comment enseigner la lecture et l'écriture quand on ne les pratique pas soi-même et qu'on a une « attitude plutôt neutre » à leur égard ? Une autre étude mentionne que les étudiants du collégial écrivent peu et que lorsqu'ils le font, c'est presque toujours en classe et d'une manière mécanique, c'est-à-dire que cela vise à créer un texte cohérent et organisé. Mais la plupart des contributions de ce recueil, fruit d'un colloque sur les « Stratégies d'enseignement et d'apprentissage en lecture/écriture », sont du ressort d'une didactique du français qui m'apparaît plutôt orthodoxe. Ce qui est en cause, c'est une compétence langagière définie en strates, straggies, processus qui donnent à la



lecture et à l'écriture une saveur scientifique mais désincarnée. Dans un sens, il est assez ironique de penser qu'à mesure que l'importance de ces « phénomènes » dans la société décroît (Et les jeunes d'aujourd'hui ont amplement, pour modèles, des « vedettes » qui ont réussi et dont la compétence langagière laisse pour le moins à désirer), les instruments qui servent à les mesurer se raffinent au point où toute notion de plaisir semble évacuée. C'est à ces excès « didacticiens » que s'en prenait d'ailleurs récemment Daniel Pennac dans son *Comme un roman* : excès dans la mesure où ils font beaucoup de place aux techniques d'apprentissage et relativement peu aux acteurs de cet apprentissage, le professeur et l'élève. Comme le disait Maurice Blanchot, la lecture

est un bonheur qui demande plus d'innocence et de liberté que de considération — une opinion certes désuète dans le contexte du système actuel et de ses contraintes. En somme, *La lecture et l'écriture* est un ouvrage que le néophyte trouvera nettement rébarbatif, et l'amoureux de la lecture ou de l'écriture, assez froid. Le prof de français en retirera quelques outils pratiques et, pour peu qu'il soit familier avec la terminologie, quelques percées théoriques. Quant au prof de littérature...

Que le système actuel soit source de drames, rien n'est moins évident. Drames d'élèves isolés, éliminés ou pointés du doigt, mais aussi parfois drames de professeurs ballotés, épuisés ou... pointés du doigt. Jean-Louis Jobin est un de ceux-là. *Drames scolaires* est un cri du coeur, ou plutôt un cri de l'ego, un livre en forme d'exaspération narcissique. Tout décrier nuit ici à la crédibilité du propos. Même si les motifs sont louables (en enseignant d'expérience victime des dédales bureaucratiques du système scolaire, le « scandale » des manuels de français, etc.), l'épanchement et la douleur ont ici une face cachée qui tient d'une nostalgie de l'autorité, du regret amer du temps où on ne tolérât pas « le fumage, le bécotage, le mûchage ». M. Jobin est frustré. À sa manière névrotique, on n'adhère pas. Et on se surprend à penser que les futurs maîtres auront au moins l'avantage d'être jeunes. N'est-ce pas Molière qui a dit : « *Il nous faut en riant instruire la jeunesse / Reprendre ses défauts avec grande douceur / Et du nom de vertu ne lui point faire peur* » ?

**Dans la fourmilière**

**PLAIDOYER POUR LES FOURMIS**

Jean-Claude Courdy, Éditions Belfond, Paris, 1992, 306 pages  
**L'EXPANSION DE LA PUISSANCE JAPONAISE**  
J.-M. Bouissou, Guy Faure et Zaki Laidi, Éditions Complexe, Bruxelles, 1992, 147 pages

Jocelyn Coulon  
LE JAPON n'a pas bonne presse. Du

moins aux États-Unis et en France. Dans ces deux pays, une vague de nippophobie s'est emparée d'une partie des élites politiques, économique et même intellectuelle. Après avoir fait l'admiration du monde entier à cause de leur spectaculaire redressement économique d'après-guerre, les Japonais seraient devenus des être « inhumains et impitoyables » qui ne respectent plus les règles du jeu occidental qu'ils ont pourtant merveilleusement copié.

En France, l'hystérie anti-japonaise a atteint un comble l'an dernier

lorsque l'éphémère premier ministre Édith Cresson lança sa diatribe sur « ses fourmis qui vivent dans des appartements minuscules et font des enfants qui devront travailler comme des bêtes ». Dans la puissante Amérique, il ne se passe pas une semaine sans qu'un obscur sénateur se lève pour dénoncer les dangers de la finance japonaise ou qu'un nouveau livre se place au palmarès des best-sellers en décrivant le prochain affrontement militaire entre Tokyo et Washington pour le contrôle de la planète. Il y a dans ce ja-

pan *bashing* comme un appel à la nécessité d'un nouvel Hiroshima.

Jean-Claude Courdy, journaliste français, prend le contre-pied de ceux qui annoncent l'apocalypse aux mains des jaunes. Il les aime bien ces Japonais. Peut-être un peu trop au goût de certains. Et pourtant, dans cet ouvrage, en forme de voyage à l'intérieur de la société japonaise, il nous présente une nation en plein bouleversement social, économique et politique.

Oui, les Japonais travaillent mais de moins en moins. Leur cerveau fonctionne comme le nôtre contrairement à ce que l'on colporte en Occident. Leurs enfants ne se suicident pas plus qu'ailleurs. Leur société n'est pas oppressive et opaque même si leur démocratie est jeune. Leurs

ouvriers ne sont pas dociles et leurs patrons tyranniques.

Certes, la société japonaise ne ressemble pas à la nôtre. Elle est différente dans bien des aspects. Mais le masque craque. Les jeunes sont de plus en plus individualistes, l'économie s'ouvre rapidement et le Japon émerge lentement sur la scène internationale pour devenir un acteur de premier plan. Ce nouvel activisme mondial est d'ailleurs le sujet du livre de Bouissou, Faure et Laidi, trois chercheurs français qui connaissent bien le Japon et les relations internationales.

Premier banquier du monde et deuxième puissance économique, le Japon se classe au troisième rang pour son budget militaire. Et pourtant, ce pays est un nain politique qui

ose à peine réclamer un siège permanent au Conseil de sécurité des Nations unies. Cela pourrait changer écrivent les trois chercheurs français mais pas nécessairement dans le sens que l'entendent ceux qui craignent le Japon.

Cette nouvelle puissance « est mondialiste mais pas universaliste » et ne semble pas vouloir imposer une hégémonie, c'est-à-dire une domination légitime basée sur son modèle économique et social. Alors que feront les Japonais de toute cette puissance qu'ils accumulent sans cesse ? « Par l'ampleur même de ses succès, le Japon se révèle être non pas un modèle, mais un réservoir de solution à des problèmes concrets » écrit Zaiki Laidi. C'est le début d'une réponse.

**NOUVEAUTÉ**



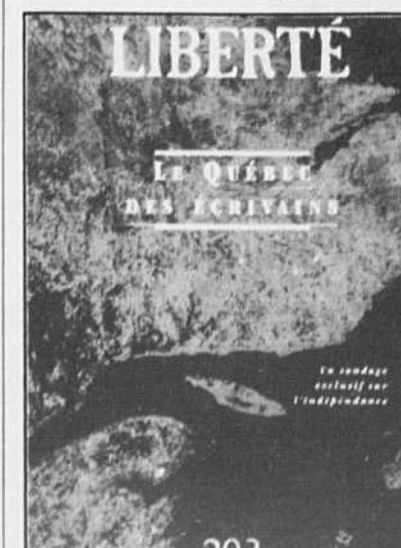
**L'ÉGLISE A-T-ELLE ABANDONNÉ LES CROYANTS?**

Jean-Paul Lefebvre \* 224 pages \* 13,95\$

À travers le récit alerte de son enfance, de ses expériences de militance, de vie politique comme de vie familiale, l'auteur interroge les positions morales de l'Église et sa capacité d'écouter la parole et l'expérience des baptisés. Ce livre lucide témoigne de l'espérance d'un croyant d'ici et invite à réinventer l'Église de l'Évangile et de l'esprit inventif de la Pentecôte.

En vente chez votre libraire

ÉDITIONS PAULINES 3965, boul. Henri-Bourassa Est  
Montréal, QC, H1H 1L1  
Tél.: (514) 322-7341



**558 écrivains se prononcent dans un sondage exclusif sur l'indépendance**

Le n° 203 comprend également des textes de:

- |                         |                     |
|-------------------------|---------------------|
| Emmanuel Aquin          | René Lapierre       |
| Flora Balzano           | Monique LaRue       |
| Yves Beauchemin         | Christian Mistral   |
| François Bilodeau       | Lise Noël           |
| Paul Chamberland        | Émile Ollivier      |
| Antonio D'Alfonso       | François Piazza     |
| Françine Gagnon         | Nicolae Popescu     |
| Jacques Godbout         | Jean Renaud         |
| Agop J. Hacikyan        | Suzanne Robert      |
| François Hébert         | Pierre Turgeon      |
| David Homel             | Pierre Vadeboncoeur |
| Marie-Andrée Lamontagne | Paul Zumthor        |

Demandez le à votre libraire